

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 6. — JUIN 1903.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 6

Conférence du Dr Geley à Annecy.....	321
Notions sur la destinée de l'âme, par Ed. Grimard.....	332
Vieilles notes, par Léopold Dauvil.....	343
L'évolution de l'idée religieuse, par Senex, ...	350
Des faits? par E. Magnin.....	360
La Théorie du Dr Hudson par le Prof. Moutonnier.....	366
Nouveaux entretiens spirites.....	369
Dieu. Poésie, par Spero.....	375
Le manteau charnel (communication), par Mme Potier.....	377
Ombre vue par un chimiste. — La Vie Nouvelle	379
Les faits Typtologiques sont-ils récents, par S. H.....	380
Conférence de M. G. Delanne à Nantes.....	380
Société d'Etudes psychiques de Lille	381
Ouvrage Spirite en arabe.....	381
Errata. — Avis.....	382
Rhea l'Ondine, par M. A. B.....	383

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45^e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50* par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46^e ANNÉE.

N° 6.

1^{er} JUIN 1903.

SEPTIEME CONFÉRENCE

FAITE PAR LE D^r GUSTAVE GELEY, A L'UNIVERSITÉ POPULAIRE D'ANNECY, SUR
LES PREUVES DU TRANSFORMISME ET LES ENSEIGNEMENTS DE LA DOCTRINE ÉVO-
LUTIONNISTE (1).

De la destinée individuelle.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je désire vous parler, dans cette dernière conférence sur l'évolution, de
la *destinée individuelle*, et je voudrais vous montrer que sa compréhension,
conforme aux enseignements du transformisme, n'implique pas la renoncia-
tion à la grande espérance idéaliste de l'humanité : celle de l'*immortalité*

(1) Extrait d'un volume in-8° avec 10 planches, 6 francs ; port payé 6 fr. 60.

individuelle. Ce n'est qu'après de longues hésitations que je me suis décidé à traiter cette question devant vous.

En effet, pour la majorité des membres de notre université populaire, les théories que je vais vous exposer sont certainement inattendues ; elles diffèrent tellement des opinions reçues, matérialistes ou spiritualistes, que je crains de n'arriver à d'autre résultat que de vous surprendre et de vous troubler.

Par un malentendu philosophique, malheureusement presque général, l'humanité ne voit de choix, dans cette question de la destinée individuelle, qu'entre le néantisme matérialiste et le dogmatisme religieux. La mort ne lui laisse d'autre perspective que l'anéantissement ou les sanctions surnaturelles du paradis et de l'enfer.

La plupart des grands naturalistes évolutionnistes n'ont pas échappé à ce malentendu. Hæckel lui-même, ce penseur génial, refuse d'envisager la possibilité même de l'immortalité individuelle, parce qu'il ne la conçoit pas en accord avec le monisme naturaliste, mais qu'il la juge inséparable des enseignements traditionnels, du dualisme théologique. Le malentendu éclate à chaque page de ses ouvrages.

Eh bien, quelque vénération qu'elle doive à Hæckel, l'humanité n'est pas tenu d'adopter toutes ses idées. Des penseurs de plus en plus nombreux ne croient pas plus à l'anéantissement qu'ils ne croient au paradis et à l'enfer. Ces penseurs sont d'avis que rien ne se crée ni ne se perd, pas plus dans le domaine de la conscience que dans celui de la force et de la matière ; ils croient que la conscience individuelle est immortelle et qu'elle se développe conformément aux lois naturelles dans et par une évolution corrélative à l'évolution organique.

C'est cette opinion que je vais m'efforcer de soutenir, en vous montrant qu'elle permet une interprétation très simple et très satisfaisante de l'univers ; qu'elle projette une clarté intense sur des problèmes philosophiques restés jusqu'à présent singulièrement obscurs ; enfin qu'elle n'est pas une idée purement imaginative, mais bien une idée positive, appuyée sur des présomptions scientifiques sérieuses.

Vous comprenez maintenant, je pense, mon hésitation. Si je l'ai surmontée, ce n'est pas, croyez-le-bien, dans l'espoir de vous convertir immédiatement à mes vues ; mais d'appeler votre attention et vos réflexions sur ce sujet capital. C'est aussi en pensant à ce que vous exprimait ici récemment l'un d'entre nous : au devoir étroit pour tout homme de dire ce qu'il croit être la vérité ; c'est avec la certitude, enfin, que je serai compris de tous, même de ceux qui jugeront autrement que moi, parce que vous me connaissez, vous savez que je vous parle à cœur ouvert et que si je puis me tromper, du moins, je ne cherche pas à vous tromper.

L'évolutionnisme idéaliste, que je vais vous exposer, n'est ni admis, ni même connu, je vous le répète, de la majorité des naturalistes. La plupart, à l'exemple d'Hæckel, repoussent toute idée de la survie.

Ces opinions néantistes n'ont rien qui doive nous surprendre. Les transformistes, ayant à soutenir une lutte formidable contre les systèmes dogmatiques, n'ont pu songer à distinguer entre le dogme et l'idéal; ils n'ont pas vu précisément que la main-mise du dogme sur l'idéal n'était qu'un accaparement injustifié; et ils ont englobé l'un et l'autre dans le même discrédit. Il est cependant un des apôtres du transformisme qui fait exception: c'est R. Wallace, l'illustre naturaliste qui a découvert la sélection naturelle en même temps que Darwin. Wallace a résolument adopté l'idée nouvelle et mis à son service sa grande autorité scientifique.

Parmi les savants convertis à la même idée, je puis vous citer encore Crookes, en Angleterre, l'un des premiers savants du siècle, et Flammarion, en France.

Parmi les grands penseurs écrivains et contemporains, nombreux sont ceux qui ont déjà adopté des opinions fort rapprochées de l'évolutionnisme immortaliste: G. Sand, Balzac, Henri Martin, Jean Reynaud, par exemple, croyaient sans réserve à la survie et au développement progressif de l'âme; de même ces hommes d'élite et de cœur qu'étaient Fourier, Esquiros et Godin, l'admirable fondateur du familistère de Guise; de même aussi, du moins à certains points de vue, Michelet, Lamartine et Victor Hugo.

D'autres penseurs, sans aller aussi loin, tendent néanmoins au même idéal:

Guyau, dans son livre magnifique, intitulé: *L'Irreligion de l'avenir*, cherche précisément, dans un chapitre final, à concilier les idées monistes et immortalistes.

Je lisais récemment, dans la *Revue de Paris*, un article de Jaurès, intitulé: *Socialisme et liberté*, (1), et j'ai été agréablement surpris de voir cet homme d'une si vaste intelligence et d'un si grand cœur, que nous admirons et aimons tous, quelles que soient nos divergences superficielles d'opinion, tendre manifestement à des conceptions analogues et parler de monisme idéaliste:

« Dès maintenant, c'est à une sorte de monisme idéaliste que paraissent incliner beaucoup de socialistes. L'univers leur apparaît comme une unité idéale qui tend à s'exprimer et qui se réfléchit dans l'harmonie croissante des forces; et par là le mouvement humain se rattache au mouvement universel; par là les perspectives d'infini se rouvrent, et les belles ivresses

(1) *Revue de Paris*, 1^{er} décembre 1898.

métaphysiques et mystiques attendent encore l'humanité, mais ivresses de science, de liberté et d'action autant que de rêve..... »

Comment, en effet, l'humanité saurait-elle vivre sans idéal :

« Que l'humanité, sortie de la planète obscure et brutale, ait pu se hausser enfin à la justice et à la clarté ; que, par l'évolution de la nature, l'homme se soit élevé au-dessus de la violence et du conflit ; que, du choc des forces et des instincts, ait jailli l'harmonie des volontés, quel prodige ! et comment l'homme ne se demanderait-il pas s'il n'y a point au fond des choses un mystère d'unité et de douceur et si le monde n'a pas un sens ? »

Ce sens, c'est la science qui nous le fera comprendre en dégagant entièrement « cette loi supérieure d'évolution qui rattache le mouvement humain et le mouvement universel et qui sollicite la pensée à de magnifiques espérances ». C'est par la science évolutive que l'humanité « prendra conscience en sa vivante unité de l'unité du monde, et interprétant à la lumière de sa victoire l'obscur évolution des forces, des formes, des êtres, pourra entrevoir, comme en un grand rêve commun de toutes ses énergies pensantes, l'organisation progressive de l'univers, l'élargissement indéfini de la conscience et le triomphe de l'esprit. »

Ces belles paroles, Mesdames et Messieurs, pourraient servir de résumé et de synthèse aux idées que je vais vous exposer.

Tolstoï, enfin, si j'en crois une interview toute récente de la *Revue de Saint-Petersbourg*, ne serait pas loin de partager maintenant ces idées ; ce qui, du reste, ne saurait surprendre, étant données ses conceptions philosophiques et sociales et sa libération complète des entraves dogmatiques. Voici ce qu'aurait dit l'illustre penseur :

« Je suis complètement remis de ma maladie ; mais j'ai été pour ainsi dire fâché de me rétablir, car je me sentais heureux de cet état qui, détruisant la forme actuelle, prépare le corps à prendre une nouvelle forme. D'ailleurs, je me propose de publier bientôt les diverses pensées qui se sont présentées à moi en ces derniers temps d'une façon de plus en plus claire. *La mort est seulement un épisode de la vie, mais elle n'en est pas l'interruption* (1). »

Mais je ne m'étends pas davantage sur l'historique de l'évolutionnisme idéaliste et immortaliste. Il me faudrait citer les noms d'une foule d'hommes de valeur qui se sont spécialisés dans l'étude des phénomènes de psycholo-

(1) Je ne puis malheureusement garantir l'exactitude de cette citation, empruntée à un journal politique.

Dans la magnifique réponse qu'il vient de faire à la ridicule sentence d'excommunication qui l'a frappé, Tolstoï proclame hautement ses espérances idéalistes et sa croyance à l'immortalité individuelle, en même temps que son souverain mépris des dogmes.

gie anormale, dont je vous parlerai plus loin, noms que vous trouverez énumérés dans tous les ouvrages spéciaux.

Je ne parle pas non plus de la période préscientifique de la question. Qu'il me suffise de vous dire que la doctrine que je vais vous exposer, loin d'être nouvelle, se retrouve, en ses principes saillants,² dans quelques-unes des grandes religions de l'humanité et dans des systèmes philosophiques célèbres de toutes les époques.

Les savants et les penseurs ont été amenés de diverses manières aux espérances idéalistes ; les uns par la réflexion, les autres par l'imagination, les autres par le sentiment, les derniers, enfin, par les recherches positives ; mais tous ont cette caractéristique commune de chercher dans une philosophie nouvelle l'explication satisfaisante du problème du mal.

En effet, c'est la constatation du mal universel et de l'injustice apparente des choses qui font douter le plus de l'interprétation décourageante que donne de l'univers l'évolutionnisme officiel.

Tout homme possédant un peu d'intelligence et de cœur a réfléchi à ce problème du mal ; il n'en est pas qui n'en ait été troublé, quelles que soient ses opinions philosophiques ou ses croyances religieuses ; il n'est pas de croyant qui n'ait, dans ses pensées, douté de son Dieu ; il n'est pas de philosophe incrédule qui ne se soit senti porté au pessimisme.

Je n'emploierai, pour vous parler du pessimisme inhérent à toute conception matérialiste sincère de l'univers, ni grandes phrases, ni arguments transcendants. Je vous dirai simplement : réfléchissez sur ce que vous avez appris et sur ce que vous voyez tous les jours, et vous comprendrez que le mal est prépondérant dans l'univers ; réfléchissez sur votre propre existence, passée et présente, et très généralement vous admettrez que le mal a été prépondérant dans votre vie.

Pour constater le mal universel, vous n'avez qu'à prendre un livre d'histoire et à lire froidement, sans vous laisser tromper par les sophismes, les passions et les préjugés qu'une éducation anti-humaine et systématiquement faussée a mis en nous, sans vous laisser griser par ces mots glorieux et maudits par lesquels tant de « mauvais bergers » ont égaré l'humanité. Vous serez alors profondément écœuré et attristé ; vous ne verrez plus dans l'histoire, suivant une parole célèbre et profondément juste, que le martyrologe de l'humanité : partout et toujours la force primant le droit et égorgeant la faiblesse ; partout et toujours la guerre, les massacres, les pillages, les tortures, les autodafés ; partout et toujours ces horreurs érigées en coutumes, exécutées fréquemment au nom d'un Dieu d'amour, apologiées par des historiens inconscients ou des littérateurs dévoyés, et trop souvent sanctifiées par des *Te Deum*.

Et, lorsque vous aurez jeté le livre d'histoire, ouvrez un journal moderne :

Ce sont toujours les mêmes crimes qui déshonorent l'humanité; vous n'y lirez qu'exploits guerriers, atrocités journalières commises en ce moment même dans les parties les plus diverses de la planète: en Arménie par les Turcs, aux Philippines par les Américains, au Transvaal par les Anglais, en Chine par tous les « civilisés », qui semblent vraiment s'y disputer le record de la cruauté et de l'infamie.

Et puis, à côté de cela, des récits de catastrophes, de crimes individuels ou sociaux; toute la série des faits divers qui ne sont qu'accidents, tristesses et misères.

Faites ensuite un retour sur vous-même; remémorez-vous votre passé; songez à tout ce que vous avez subi de fatigues, de soucis, de douleurs, de déceptions de toutes sortes, de désillusions plus pénibles encore. Voyez, au contraire, combien peu de plaisirs vous avez à mettre en regard, surtout de plaisirs réels, dépouillés du prestige du moment.

Pensez, enfin, à nos frères inférieurs, les animaux, soumis à une lutte pour la vie plus cruelle encore que pour l'humanité; aux bêtes domestiques sacrifiées par milliers pour les besoins de l'homme; aux pauvres créatures livrées, dans les laboratoires des physiologistes, aux tortures abominables de la vivisection. De tout cela, vous conclurez que le mal est partout, que le mal est prépondérant dans l'univers. Or, de toutes les explications que l'humanité s'est efforcée de donner au mal universel, il en est deux principales, les seules capables d'exercer une influence sur l'humanité:

L'explication du *dogmatisme religieux*;

L'explication *scientifique et évolutionniste*.

L'explication dogmatique ne saurait nous arrêter: il n'est personne, dans notre université populaire, qui songerait à incriminer le péché originel ni la volonté d'un dieu gendarme, juge et bourreau.

Du reste, il ne nous est plus possible, de par l'évolutionnisme, d'admettre les divers enseignements dogmatiques, pris tels quels:

L'idée d'une âme purement immatérielle est inadmissible, parce qu'il n'y a, suivant toutes les données scientifiques, ni intelligence sans matière, ni matière sans intelligence; ou plutôt parce que tout ce qui est intelligence est en même temps force et matière.

L'idée d'une âme immortelle, mais ayant eu un commencement, est tout aussi inacceptable. Suivant la parole de Schopenhauer, ce qui n'a pas de fin, ce qui est infini, ne saurait avoir eu de commencement. L'immortalité de l'âme, à y bien réfléchir, est véritablement inadmissible en dehors du panthéisme.

L'idée d'une âme immortelle, mais réservée à l'homme seul, est tout simplement absurde; car rien ne distingue essentiellement l'homme des animaux et l'évolution nous prouve que l'homme ne jouit d'aucun privilège exclusif.

L'idée d'une âme non soumise à l'évolution, créée telle quelle avec tous ses attributs et destinée, après une courte existence terrestre, à des récompenses ou des châtiments éternels, ne saurait être envisagée sérieusement, car rien dans l'univers n'échappe à la loi évolutive.

Toutes ces idées des humanités en enfance, tous les petits contes chaldéens ou juifs sur l'origine du monde, comme dit A. France, sont incompatibles avec l'évolutionnisme, de même, du reste, que la conception du surnaturel et d'une divinité extérieure à l'univers, au-dessus et en dehors de l'évolution.

Mais si nous rejetons les enseignements dogmatiques et la prétendue explication du mal qu'ils nous fournissent, pourrions-nous accepter *celle du monisme classique* ?

Voyons ce qu'il nous offre au juste :

D'explication du mal, il n'en donne pas à proprement parler.

Il se contente de constater ce fait : que le mal universel et constant joue un rôle important et même prépondérant dans l'évolution, puisque la lutte pour la vie est le facteur essentiel de la sélection naturelle.

Il constate de plus que le mal présent, de par l'évolution, aboutit au progrès et qu'il nous est ainsi permis d'espérer le bonheur des générations futures.

Tout semble réglé, nous dit le monisme, en vue de l'avenir et en vue du triomphe de l'espèce ; le présent et l'individu sont sacrifiés dans ce double but.

Les individus n'ont donc pas à espérer à leurs travaux et à leurs douleurs d'autre sanction ni d'autre compensation que le progrès collectif et le bonheur des générations futures. Seulement, ajoute le monisme, la solidarité, dont le rôle capital dans l'évolution ne peut plus être niée, atténue et atténuera de plus en plus les nécessités cruelles de la lutte pour la vie. Voilà tout ce que nous offre l'évolutionnisme classique comme explication du mal.

Eh bien, il y a dans cette conception un double défaut :

Elle est injuste.

Elle est insuffisante.

Elle est injuste pour deux raisons :

Parce qu'elle sanctionne, sans les expliquer, les inégalités humaines. Je ne parle pas des inégalités économiques et factices, mais des inégalités naturelles, physiques, morales et intellectuelles des hommes. Le monisme n'explique nullement ces inégalités. Pourquoi les uns naissent-ils faibles et débiles, les autres vigoureux et bien portants ; les uns intelligents ou géniaux, les autres médiocres ou imbéciles ; les uns doués de toutes les qualités morales, les autres de tous les défauts ?

Il y a là une injustice qui n'est pas plus expliquée par le caprice de la nature qu'elle l'était par le caprice du Dieu des théologiens.

La conception matérialiste est injuste pour une autre raison encore : parce que les milliers d'individus sacrifiés au progrès le sont sans compensation, tandis que les milliers d'individus qui jouiront plus tard du progrès dû aux efforts et aux souffrances de leurs ancêtres n'auront rien fait pour le mériter.

S'il n'y a pas d'explication plausible à cette double constatation, c'est que l'injustice est à la base de l'univers.

De plus cette conception est insuffisante.

Elle est insuffisante, parce que, quel que soit le progrès futur, le mal existera toujours. Moins fréquent, il sera plus douloureux, à cause de l'augmentation de notre sensibilité physique et morale. Il faudra donc toujours souffrir et pleurer, sans espoir et sans consolation, en cas d'une catastrophe irréparable, comme la mort d'un être chéri.

Les grands philosophes pessimistes n'ont pas de peine à montrer, par ces arguments et d'autres analogues, que le mal l'emportera toujours sur le bien.

Mais, remarque capitale, cela n'est vrai que si le mal est bien tel que nous le croyons actuellement, s'il a bien toute l'importance irréparable que nous lui attribuons.

Au contraire, au monisme classique ajoutons l'hypothèse de l'immortalité individuelle, et alors tout s'éclaire :

Le mal n'étant plus, dans tous les cas, qu'un état transitoire et toujours réparable, perd la plus large part de son importance prétendue.

Ajoutons à cette hypothèse de l'immortalité individuelle la notion de l'évolution de la conscience individuelle depuis son ébauche dans le végétal et l'animal inférieur jusqu'à son épanouissement dans l'homme et les états super-humains, et l'injustice apparente de l'univers disparaît.

Il n'y a plus, en effet, dans cette idée, de privilégiés, ni de sacrifiés : tous évoluent de la même manière de la base au sommet ; tous jouiront de leurs efforts après avoir subi une somme sensiblement égale d'épreuves et de souffrances.

Telle est, Mesdames et Messieurs, la manière dont on peut concilier l'idéalisme avec l'évolutionnisme ; ou plutôt telle est la conception qui complète l'évolutionnisme.

C'est la doctrine appelée palingénésie, c'est-à-dire doctrine admettant la pluralité des existences de l'âme, ou les réincarnations successives et progressives.

D'après cette doctrine, l'âme et le corps progressent simultanément et corrélativement.

L'âme ou individualité consciente, en puissance dans le minéral, a été réalisée peu à peu dans les règnes vivants inférieurs, pour acquérir dans l'humanité son plus grand développement actuel.

Elle a accompli cette évolution par des incarnations innombrables dans des organismes de plus en plus perfectionnés. La mort, qui ne saurait l'atteindre, est bien réellement « un épisode de la vie et non son interruption », c'est un

simple changement de corps ; l'âme quitte son corps comme on quitte un vêtement hors d'usage pour prendre un vêtement neuf et meilleur.

Naturellement, chaque incarnation nouvelle s'accompagne de l'oubli des états antérieurs ; car le cerveau, organe matériel de la pensée pendant la durée de la vie terrestre, est un cerveau neuf et l'âme qui le dirige lui est rigoureusement solidaire. Mais cet oubli n'est que momentané : le souvenir du passé tout entier reste intégralement conservé, gravé dans la substance essentielle de l'âme, pour reparaître après la mort, d'autant plus étendu que l'être est plus élevé.

L'âme, en effet, n'est plus ce principe immatériel et incompréhensible du vieux spiritualisme. L'âme n'est jamais isolée de la force ni de la matière. Elle est une parcelle individualisée du principe unique ; elle est donc force et matière en même temps qu'intelligence. Elle serait douée effectivement, d'après les théories occultistes, d'un véhicule éthérique, impondérable, inaccessible aux sens matériels, échappant dans une certaine mesure aux conditions de l'espace et du temps.

L'évolution progressive de l'âme, dans ses incarnations successives, se fait en dehors de toute influence surnaturelle. Elle est le résultat du jeu naturel de la vie : des sensations, des émotions, des efforts journaliers, de l'exercice de nos facultés diverses. Rien n'est perdu : tout travail, tout effort, toute joie, toute douleur, ont leur répercussion sur l'âme, se gravent indestructiblement, constituant une nouvelle expérience, une augmentation du champ de la conscience, c'est-à-dire un progrès.

Ainsi ont été acquises peu à peu toute notre sensibilité, notre émotivité, notre conscience.

Nous ne sommes donc jamais que ce que nous nous sommes fait nous-mêmes.

De là une sanction assurée et parfaite de tous nos actes : nous jouissons des progrès acquis, mais nous souffrons de notre imperfection persistante, de notre assujettissement aux forces inférieures, de notre ignorance, cause essentielle de notre esclavage vis-à-vis de la nature.

Nous souffrons aussi des dispositions mauvaises que nous avons laissées s'installer en nous.

Le mal qui nous atteint est donc :

Ou bien une conséquence de notre infériorité actuelle, qui ne nous permet pas de nous élever au-dessus de lui, comme le mal physique, la souffrance matérielle ; comme la plupart des souffrances morales, comme le mal intellectuel, la sensation de notre faiblesse ou de notre impuissance, comme aussi le mal général inhérent à notre état de civilisation encore si inférieur.

Ou bien le mal est une conséquence de nos actes antérieurs ; car rien ne se perdant de notre passé, chacun de nos actes, chacune de nos pensées ont leur conséquence fatale, leur réaction inévitable dans l'une ou l'autre de nos existences.

Dans les deux cas, le mal est utile : il est l'aiguillon qui nous empêche de nous immobiliser dans l'état présent, qui nous avertit lorsque nous sommes dans la mauvaise voie et nous remet de force dans la bonne. Il est donc le principal facteur de notre élévation progressive. Le mal, en un mot, est la mesure de l'infériorité des mondes et des individus, la condition nécessaire du progrès futur et aussi, dans certains cas, la sanction du passé. Mais, remarque sur laquelle on ne saurait trop insister, le mal ainsi compris n'a plus qu'un caractère relatif, transitoire et toujours réparable. De plus, il est subi, dans une mesure identique, par tous les individus, parce que les conditions générales de développement sont au fond les mêmes pour tous ; parce que les hasards heureux et malheureux se compensent dans une série suffisamment longue d'incarnations.

On peut dire, en somme, si ces conceptions sont vraies, qu'il n'y a plus de mal réel, dans le sens absolu que nous donnons à ce mot ; qu'il n'y a plus d'injustice dans l'univers ; mais, partout réalisé ou en voie de réalisation, un idéal supérieur de bonté et de justice ; idéal entraînant pour tous les individus la certitude du bonheur futur dans « le développement indéfini de la conscience et le triomphe de l'esprit. »

Avec ces idées, enfin, la grande loi de solidarité domine tout, solidarité magnifique reliant, dans le passé, le présent et l'avenir, non seulement toute l'humanité, mais tout ce qui pense, tout ce qui vit, tout ce qui est ; compensant dans une égalité générale et totale les inégalités passagères et partielles résultant de la loi de l'effort dans l'évolution.

Les conséquences pratiques d'une pareille doctrine se comprennent de suite.

Ces conséquences se résument en quelques prescriptions : travailler, s'aimer, s'entraider ; rejeter tous les sentiments bas et inférieurs, tels que l'égoïsme, la jalousie et surtout la haine et l'esprit de vengeance (car, suivant une maxime célèbre, la haine ne se guérit pas par la haine, la haine ne se guérit que par l'amour) ; éviter tout ce qui pourrait nuire à autrui ; ne mépriser personne ; ne voir dans les imbéciles, les méchants et les criminels que des êtres inférieurs, quand toutefois ce ne sont pas des malades ; être par conséquent parfaitement indulgent pour les fautes d'autrui ; et s'abstenir même, dans la mesure du possible, de les juger ; étendre, enfin, notre pitié et notre aide jusqu'aux animaux, auxquels nous éviterons le plus possible la souffrance et auxquels nous ne donnerons pas la mort sans nécessité absolue ; en dernier lieu, comme conséquence capitale de la doctrine nouvelle, nous résigner aux inégalités naturelles et passagères, résultat de la loi évolutive, et mépriser profondément les inégalités factices, les divisions malsaines provenant des préjugés de castes, de religions, de races et de frontières, préjugés qui s'évanouissent immédiatement à cette idée que les hommes, dans leurs vies successives, passent tous par les conditions les plus diverses.

Vous voyez combien la doctrine de l'immortalité dans le monisme est satisfaisante, combien ses données et ses conclusions sont belles, sereines et consolantes. Quiconque en est pénétré ne pourra que travailler désormais de toutes ses forces, sans même se soucier du résultat actuel ni du bénéfice immédiat, à la réalisation de son idéal de liberté, de justice et d'amour.

C'est que, en effet, il n'y a rien, dans ces idées immortalistes, d'analogue « aux vieilles chansons qui berçaient la misère humaine », suivant la parole de Jaurès.

Il ne s'agit plus d'espérances surnaturelles contraires à toute raison, se dérobant à toute critique, basées en un mot sur le *credo quia absurdum*. Il s'agit d'une conception parfaitement naturelle de la vie et de l'univers. Cette conception, loin de nous endormir, ne peut que nous encourager puissamment à l'action car elle nous apporte l'espoir que rien, dans nos peines, dans nos travaux et dans nos efforts, ne sera perdu. Elle nous montre le but à atteindre, non pas dans un empyrée mystérieux et incompréhensible, mais simplement dans une humanité perfectionnée et meilleure ; elle nous donne la certitude d'arriver, par le développement ininterrompu de la conscience individuelle, à calmer pleinement notre soif d'idéal, à satisfaire notre désir de savoir ce qu'est l'univers dans son intégralité, d'apprécier et de goûter un jour tout ce qu'il y a de beau et de bien, non seulement sur notre planète, mais aussi dans les millions de systèmes solaires, d'étoiles inaccessibles, de mondes inconnus, d'unir, en un mot, à la science terrestre, la science des sphères supérieures et l'omniscience de l'infini.

Mais, je me hâte de le reconnaître, le monisme idéaliste, que j'appellerais volontiers le monisme intégral, ne saurait avoir d'influence sérieuse sur l'avenir de l'humanité que si l'immortalité qu'il nous promet peut être scientifiquement prouvée.

J'ai la conviction qu'elle le sera un jour ; et, dès maintenant, il existe en sa faveur des présomptions qu'il est impossible de ne pas prendre au sérieux.

Ces présomptions nous sont apportées par une série de phénomènes dits psychiques que la science moderne commence seulement à étudier. Je serai tout à fait bref sur ce sujet ; car, encore une fois, mon but n'est que d'appeler votre attention sur la question. Ceux d'entre vous qu'elle intéressera auront toute latitude pour l'approfondir ensuite. Je suis prêt à leur donner toutes les indications bibliographiques ; et je me fais un plaisir de déposer à la bibliothèque de notre université un livre que j'ai écrit récemment, *L'Etre subconscient* (1), dans lequel je me suis efforcé de synthétiser tout ce qui concerne le psychisme actuel.

Je me contente, pour le moment, d'une esquisse générale très courte. Parmi les phénomènes psychiques, les uns sont définitivement classés dans la science ; d'autres sont encore à l'étude ; d'autres, enfin, n'ont été considérés que par un nombre restreint de savants.

(1) Un vol. in-8°. Prix : 4 fr.

Tous, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes, ont cette caractéristique d'être inexplicables par la physiologie classique, et d'être, au contraire, facilement explicables par une seule hypothèse nouvelle : celle de l'indépendance, vis-à-vis du corps, des principes psychiques supérieurs, de leur préexistence et de leur survivance. Parmi ces phénomènes, les plus intéressants sont les faits d'extériorisation, les actions de pensée à pensée, les faits de manifestations subconscientes et de changements de personnalité.

(A Suivre.)

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'ÂME APRÈS LA MORT

SELON LA DOCTRINE THÉOSOPHIQUE

IV

Nous voici arrivés à l'examen de la doctrine théosophique.

Diffère-t-elle de la doctrine spirite ? Dans sa forme, oui ; dans ses principes fondamentaux, non. Ce qui les distingue particulièrement, ce sont les dates de leurs révélations respectives. Si l'histoire officielle du spiritisme ne remonte guère qu'à l'époque où se manifestèrent ses premiers phénomènes, en Amérique, il y a une cinquantaine d'années environ, la théosophie moderne se rattache à l'antique doctrine ésotérique révélée par les livres védantins des Aryas. Ce fait ressort en toute évidence de l'analyse que nous avons faite précédemment de la philosophie de Pythagore, où nous retrouvons, dans son intégralité, la doctrine théosophique.

Le mouvement spirite constaté vers l'année 1850, peut être considéré, à la vérité, comme la manifestation ultérieure et très amplifiée de faits psychiques observés antérieurement et c'est, en somme, à Frédérique Hauffe ou « voyante de Prévorst » née en Wurtemberg dans les premières années du xix^e siècle, que remonte la mise en action de ces merveilleux pouvoirs de médiumnité, de clairvoyance, de psychométrie etc., dont se sont montrés doués d'une manière exceptionnelle certaines personnalités dites « sensibles » qui, soit à l'état de veille, soit en état de transe magnétique, ont montré que la créature humaine possède un organisme nerveux dont la prodigieuse complexité semble défier toute analyse scientifique.

En dépit de certains cas spéciaux, dénaturés soit par des fraudes, soit par certaines défaillances et où les phénomènes observés n'ont pu être attribués à des entités incontestablement extra-humaines, il n'en est pas moins reconnu par des personnes dont la compétence en ces matières délicates est de tous points indéniable, que dans certains autres cas bien définis, les pouvoirs

dirigeants furent bons, intelligents et très avancés dans les connaissances spirituelles, si bien que certains théosophes admettent qu'il se peut bien que quelques uns des Instructeurs occultes qui guident les entités astrales aient voulu essayer d'introduire la doctrine spirite dans les groupes occidentaux, ne fût-ce que pour savoir si les esprits de notre hémisphère étaient assez mûrs pour la comprendre.

Quoi qu'il en soit, il suffit que le spiritisme repose sur le principe de la réincarnation, l'une des lois les plus fondamentales de l'économie divine, pour que demeure pleine et entière l'importance des révélations obtenues dans certaines séances d'expérimentation spirite.

Mais sans nous attarder dans des considérations, toutes générales, et pour ne pas nous écarter de l'enquête qui fait l'objet de notre étude, nous revenons à la doctrine théosophique que nous allons résumer très succinctement, afin que les lecteurs qui n'en possèdent qu'une notion superficielle, puissent comprendre sans difficulté les pages qui vont suivre.

Le fondement de toutes les religions n'est et ne peut être que la révélation d'une vérité ignorée par les hommes. Cette vérité s'étendant à tous les mystères de l'inconnu qui, pour nous, n'a pas de limites, ne peut être expliquée, dans son intégralité, à des êtres qu'alourdit leur matérialité et auxquels il est indispensable de la révéler avec lenteur et précautions préparatoires. Il est des lumières qui aveugleraient, du coup, ceux qui s'exposeraient à les contempler en face, et c'est pour cette raison qu'il est nécessaire de voiler l'esprit sous la lettre et de proportionner tel enseignement aux facultés de ceux qui ne pourraient le comprendre sans y avoir été préalablement et progressivement « initiés ». De là la nécessité de l'*Esotérisme* qui n'est autre chose qu'une doctrine secrète réservée à un petit nombre de disciples auxquels on applique naturellement cette qualification.

« Je crains de vous être nuisible en vous parlant des choses célestes, disait saint Ignace aux Tralliens, parce que vous n'êtes encore que des enfants en Christ et conséquemment incapables d'entendre ces choses, sans en être choqués. » C'est ainsi que le secret des Mystères antiques dont il a été question plus haut était indispensable, afin que les enseignements occultes qui y étaient donnés ne fussent pas profanés par un public incapable de les comprendre. Les langues secrètes, les formules symboliques, les mythes, les paraboles étaient nécessités par des raisons de cette nature. L'*Ogham* des druides, les *Runes* des Scandinaves, les *Védas* des Indous, le *Zend* de Zoroastre, l'*Abhidamma* du Bouddhisme, les *Targum* de la Kabale hébraïque étaient soigneusement conservés par les prêtres qui ne les communiquaient qu'aux seuls initiés. Le christianisme comme les autres religions, avait son enseignement secret dans les premiers siècles. Le Christ le donna oralement à ses disciples et il fut transmis de bouche en bouche. « Jésus, dit Origène,

avait avec ses disciples des entretiens secrets, dans des retraites cachées ; mais ses paroles *n'ont pas été conservées*. Saint Clément d'Alexandrie, pour expliquer ses réticences, disait qu'il ne voulait pas « mettre une épée entre des mains d'enfants ». « L'écriture a trois sens, disait encore Origène, la *chair*, pour les hommes ordinaires ; l'*âme*, pour les gens instruits ; l'*esprit*, pour les parfaits. » (D^r Th. Pascal).

Au début des races humaines, des Etres d'une évolution antérieure, Etres divins appelés fils de Dieu, leur communiquaient des fragments de la vérité révélée pour guider leurs premiers pas dans les sentiers obscurs où ils s'engageaient à l'aventure. Ces données qu'il ne faut pas confondre avec les traditions religieuses, ont été conservées à l'abri des altérations inévitables. C'est de là, nous venons de le dire, qu'est résulté l'« ésotérisme » ou sens interne, c'est-à-dire « l'esprit » qui est *un*, alors que l'« exotérisme » ou sens externe « la lettre » peut être multiple.

Eh bien, c'est pour la préservation, pour la garde de l'esprit qui donne la vie, que ces Fils de Dieu dont il vient d'être question, révélèrent les vérités occultes, avec la progression nécessaire. Des messagers spéciaux envoyés périodiquement les rappelèrent aux peuples, aux heures sombres de leur histoire. Tels furent les hiérophantes et les chefs des dynasties divines, dans l'Atlantide et en Egypte ; tels furent les Manou, les Zoroastre, les Bouddha, le Christ, dans les âges relativement modernes, tels seront les divins messagers futurs.

La théosophie contemporaine conservant son nom antique de « sagesse divine » est un nouveau fragment de la Révélation, continue dans son ensemble, mais intermittente dans ses manifestations. Elle ne se présente pas à nous comme la vérité pure, intégrale, absolue, mais comme une portion nouvelle du dépôt sacré confié à la Hiérarchie divine des Instruteurs qui guident notre planète. Elle nous annonce que d'autres rayons lumineux seront ajoutés à ceux qui éclairèrent l'aube des humanités. Elle proclame que le salut peut s'obtenir dans toutes les Eglises, parce que dans chacune d'elles peut se trouver une parcelle de la Vérité qui est la vie de tous les dogmes, l'étincelle brillant au fond de toutes les cérémonies... Mais à la condition expresse, pour l'homme, de rechercher la lumière divine, une et impérissable, cachée dans les formes et sous les enveloppes extérieures qui la voilent et l'obscurcissent par nécessité.

— Mais, nous demande-t-on encore, pour la théosophie, comme on le faisait pour le spiritisme, où sont les preuves capables de confirmer toutes ces attestations ?

— La certitude ne peut être donnée par personne ; elle s'acquiert progressivement. Pas de conquête sans efforts. C'est par le travail et l'expérience personnelle que nous arrive la connaissance, que s'opère l'assimilation des

vérités objectives. Ce n'est qu'à la suite d'une évolution patiente, que l'être obtient l'autorisation de goûter aux fruits de « l'arbre de la science du bien et du mal » fruits dont le développement ne s'effectue que sous les brûlants rayons d'un soleil mûrissant qui, par la lutte, la poursuite obstinée, parfois même par l'erreur momentanée, nous amène à la possession définitive.

Non, la vérité ne s'impose pas par la force et tous les miracles du monde ne pourraient convaincre l'homme à qui l'étincelle divine qu'il renferme, c'est-à-dire sa conscience, n'a pas dit encore : « la vérité est partout, elle est en toi, mais il faut qu'elle s'y formule sous l'empire de ta propre volonté. » La vérité, seule, peut se connaître et l'on ne sait que ce que l'on s'est révélé à soi-même. C'est pourquoi le sage d'Athènes s'est borné à dire : « Connais-toi, toi-même. »

Les principes essentiels de la théosophie sont les trois grands enseignements de l'*Unité spirituelle* (Fraternité), de la loi de causalité ou des rétributions (Karma indou) et de la loi d'*Evolution* dont le corollaire obligé chez l'homme est la *Réincarnation*.

La fraternité est un fait fondamental, une loi de nature. C'est d'une même trame que sont composés les tissus de nos corps, ce sont des mêmes sensations, des mêmes sentiments, des mêmes passions, que sont agitées nos âmes et dans chacune de ces âmes sommeille une même conscience qui, alors qu'elle se réveille entend les mêmes ordres que lui dicte le devoir.

Nous sommes égaux à l'origine, égaux à la fin. Nous sommes plus que des frères, nous sommes les facettes d'un même diamant, les rayons d'un même Soleil, les étincelles d'un même Foyer. Quiconque travaille pour les autres, travaille pour lui-même. Quiconque ne travaille que pour lui, se noie dans l'égoïsme et s'isole dans la mort. Ne sait-on pas ce que devient la branche qu'on a séparée de l'arbre où elle puisait sa vie ? (Dr Th. Pascal).

Ici surgit une objection.

— Puisque nous sommes égaux à l'origine, demande-t-on, pourquoi ces différences inexplicables, révoltantes, que l'on constate chez les membres d'une même société ?

— Ces différences proviennent non du bon plaisir d'un Dieu fantasque, injuste et cruel, mais des stages évolutifs des âmes. Les âmes ne sont pas du même âge. Les unes ont commencé plus tôt leur voyage de réascension et ont fait plus d'efforts pour arriver au but. Les autres se sont engagées plus tard sur le sentier de la perfection et ont marché plus lentement. Celles qui constituent les races vivant encore à l'état sauvage sont entrées les dernières dans l'humanité, par suite de leur lente émigration des espèces animales ; mais toutes avec le temps et dans la suite des siècles, atteindront successivement les glorieux sommets de la vie.

Cette question des dissemblances qui distinguent les âmes les unes des autres est l'une de celles qui ont été le plus souvent posées. Si toutes les âmes, objecte-t-on, procèdent de l'Infini, c'est-à-dire d'une source unique, ne doivent-elles pas être égales et alors comment expliquer les différences qui les caractérisent, presque dès le début de leur évolution terrestre ?

Voici en quels termes explicites répond la doctrine que nous analysons.

Des germes d'âmes, en nombre incalculable, sont semés dans l'Univers. Or, que peut être cet Univers, sinon l'accumulation d'innombrables éléments de natures essentiellement différentes, et c'est dans ce milieu, véritable champ de culture, que les âmes sont appelées à évoluer.

Impressionnées par l'intermédiaire de leur organisme physique, les âmes se trouvent donc sous l'action diverse de ces mille éléments qui constituent le monde où fonctionne la vie. Et qui saurait dire dans quelles multiples conditions agissent les influences de cette matière où s'incarnent les esprits ? Non seulement elles sont en nombre prodigieux, les impressions qui en résultent et que l'on peut, d'une manière générale, qualifier d'attractives ou de répulsives, suivant le plaisir ou la souffrance qu'elles provoquent, mais chacune d'elles possède, en plus, le pouvoir de ciseler, de modeler, pour ainsi dire, l'âme soumise à leur action lente mais continue, si bien que cette dernière peut perdre telle ou telle de ses aptitudes constitutives. Or, étant donné que ce sont ces impressions qui servent d'étoffe aux facultés sensitives ou mentales de l'homme futur, l'on peut en conclure que ces facultés seront créées tout d'abord, puis modifiées, par la suite, en raison de la nature des contacts, des chocs, des impulsions complexes, bien-faisantes ou funestes qu'exerceront sur le caractère naissant des âmes, ces divers milieux d'incubation, d'éclosion, puis d'élevage ultérieur.

Or, l'on sait quelle puissance plastique possèdent les milieux. Deux enfants, doués de facultés identiques, mais appartenant à deux familles absolument différentes en tenue et en moralité, seront irrésistiblement amenés à suivre deux directions opposées.

Eh bien, c'est à ces modes divers de développement que sont soumises les âmes naissantes, dans le vaste milieu d'éducation qu'on appelle l'Univers. Chacune de celles qui ne pourront évoluer qu'au travers d'éléments insuffisants ou corrupteurs, devra résister aux propensions fâcheuses, combler les lacunes, redresser les erreurs, corriger les déformations tératologiques... autant de choses auxquelles on donne le nom de « mal ».

Et c'est alors, en face de cette œuvre complexe et difficile, qu'intervient la grande question de *liberté*. A n'en pas douter, chaque âme issue de la Vie Une a pour tendance innée de se diriger vers le « bien », c'est-à-dire l'ordre moral, l'obéissance à la Loi, puisque c'est en vue de la poursuite de cet idéal que nous avons été placés sur la terre.

Mais le bien ne s'impose pas, chaque âme étant libre et placée, comme le mythique Hercule, devant les deux voies, l'une bonne, l'autre mauvaise, entre lesquelles il faut opter, peut, dans la plénitude de son libre arbitre, choisir telle voie qu'il lui plaira d'essayer...

Oui, *essayer*, tel est le mot qu'il convient d'employer ici. Toute âme jeune n'est pas nécessairement réfractaire à toute bonne disposition, mais elle est inhabile, inexpérimentée, inconsciente du bien et du mal, et c'est dans ces conditions qu'elle peut vouloir s'attarder en des expériences douteuses, s'engager en des sentiers suspects, être même entraînée à passer par une phase nécessaire... et ce sont ces essais, ces tentatives, ces retards que peut qualifier de « mal » (n'étant autre chose que l'inaptitude au bien), l'âme qui résolument et de prime abord a choisi la voie droite. — Telles sont les raisons qui expliquent la diversité des âmes.

L'univers, quelle que soit son unité cosmogonique, n'en est pas moins divisé en régions très diverses. Or l'homme un, mais complexe est mis en rapport avec toutes ces régions par la constitution de sa nature, bien que celle-ci ne soit encore que partiellement développée.

La plus basse des sept régions du Kosmos est l'univers physique avec lequel nous sommes mis en relation par notre corps matériel. Ce corps perçoit, par l'intermédiaire de ses sens, les impressions que lui procurent les objets extérieurs et la connaissance qu'il peut en avoir dépend entièrement de la sensibilité de ses facultés de perception.

La seconde région est l'univers astral ; or l'homme a, lui aussi, un corps astral ou un corps subtil dont les activités sont d'autant plus énergiques que les vibrations de son corps physique sont plus atténuées par le sommeil, la transe hypnotique ou telle autre situation déprimante.

La troisième partie de l'organisme humain que constituent ses énergies vitales, comprend toutes les formes du « souffle de vie », forces vitales, électriques, magnétiques et autres par l'intermédiaire desquelles l'homme se trouve en relation avec toutes les potentialités de la nature.

La quatrième partie ou corps du désir est dans l'homme la source de toutes ses passions animales et de tous ses appétits.

Ces quatre divisions de la nature humaine sont tributaires du phénomène de désagrégation qu'on appelle la mort. Ce sont de simples vêtements de l'homme, des espèces de véhicules dont se sert « l'homme réel » pour se transporter dans les différentes régions de l'univers auxquelles appartiennent ces formes passagères.

Quel est donc alors cet « homme réel » qui préexiste aux formes diverses qu'il revêt et leur survit après leur disparition ? C'est l'*Ego Supérieur*, image du principe divin que manifeste le Kosmos, l'*Esprit* ou Âme Spirituelle dont le rayonnement manifesté a rendu glorieux les plus sublimes Instructeurs

de l'humanité, l'*Intelligence*, enfin, ou la mentalité. Et ce sont ces trois manifestations associées qui constituent cette sorte de trinité humaine, correspondant à la trinité divine, et mise en relation avec les trois plus hautes régions de l'univers. — Tel est l'homme réel sur lequel la mort n'a point de prise.

Contentons-nous de cet aperçu sommaire concernant la constitution de l'homme, d'autant plus que les ouvrages théosophiques sont loin d'être d'accord sur l'énumération et la classification des éléments qui la composent.

La loi de causalité ou de répartition, appelée *Karma* par les Indous, est la volonté de Dieu en action dans l'Univers. Cette loi, axe véritable du monde moral, crée et maintient l'harmonie par l'équilibre d'une irréprochable pondération.

Cet équilibre est tel, d'un bout à l'autre de l'univers, que les forces de la nature elles-mêmes qui, dans leur insouciance impassibilité, semblent s'affranchir de tout contrôle, n'agissent pas aveuglément. Les Êtres qui les dirigent et les utilisent n'oublient pas plus leur rôle d'agents de la suprême justice, que celui d'instruments de la compassion divine. Nous savons que, dans nos pires épreuves, ce n'est pas Dieu qui nous frappe, mais que c'est nous-mêmes qui nous punissons et que, dans ces cataclysmes eux-mêmes, qui épouvantent les peuples et où semblent se déchaîner, aveugles et irrésistibles, toutes les violences d'une nature en délire, l'œil d'un Voyant qui saurait rattacher les effets à leurs causes ne verrait là, où nous ne voyons que désordre et dislocation, que l'accomplissement normal de la loi du Karma. Ce ne sont, du reste, que les formes périssables qu'anéantissent les pires catastrophes, tandis que les âmes immortelles n'en poursuivent pas moins leur progressive évolution qui, par le fait même de ces perturbations de leur destinée, sont souvent poussées plus rapidement dans la voie de leur perfectionnement.

Pourquoi ? Parce qu'à la loi karmique se rattache indissolublement la loi des *Réincarnations*.

Ici se pose une sorte de dilemme. — Faut-il, avec le christianisme officiel, dogmatique, ecclésiastique, en un mot le christianisme de la *lettre*, accepter telles quelles les imperfections d'une société où abondent de criantes inégalités, d'inexplicables injustices ; ici, des sauvages hideux, cruels, anthropophages, créés arbitrairement, ce semble, à côté de populations paisibles ; là, des classes intelligentes, oisives et riches, se servant ou plutôt abusant de leur science et des capitaux que leur procurent les travailleurs, pour l'oppression et l'exploitation de ces travailleurs eux-mêmes, de ces déshérités, de ces pauvres dont parle philosophiquement l'Écriture et dont la misère, à son dire, n'aura d'autre terme que celui de l'humanité elle-même ;

ailleurs, ces sinistres troupeaux d'infirmes, d'estropiés, d'idiots, larves humaines qui rampent dans les bas-fonds de la race, sans qu'on puisse s'expliquer la présence de ces misérables, au milieu d'individus beaux, sains et bien conformés... autant d'injustices révoltantes semblant résulter des caprices de je ne sais quelle déité farouche, anthropomorphe qui, usurpant son titre de « Dieu » se repaît des larmes et du sang de ces créatures qu'il a condamnées à l'avance et dédaigneusement jetées sur notre terre de malédictions...

— Ou bien, au contraire, faut-il reconnaître qu'un Dieu, non moins miséricordieux que juste, s'étant proposé de multiplier le bonheur autour de lui et de *partager*, pour ainsi dire, sa divinité, a tiré de lui-même des univers où il incorpore une portion de son essence, fragmentée, ce semble, en des milliards d'étincelles incarnées dans des formes progressivement complexes et dont il guide l'évolution au cours des âges, jusqu'à ce que chacune d'elles, ayant acquis, par le travail et la souffrance, c'est-à-dire l'épuration de son karma, la pleine conscience de son individualité, développe les facultés latentes qui lui ont été dévolues ? (Dr Th. Pascal, Annie Besant).

Est-il besoin de répondre, en opposant l'une à l'autre ces deux hypothèses, que la seconde seule est acceptable, étant rationnelle, et conforme à nos aspirations et digne de l'Etre infini, du Dieu puissance, amour et justice, ordonnateur des mondes et maître de l'univers.

Et maintenant que nous avons rapidement examiné les trois grands principes de la théosophie : Fraternité, Karma et Evolution par le moyen des réincarnations, maintenant que nous avons caractérisé dans ses grandes lignes la phase appelée la vie terrestre, que nous avons succinctement décrit la nature organique de l'homme dont nous avons, en outre, indiqué les devoirs et revendiqué les droits — passons au second acte de ce drame immense et multiple qui, recommençant à chaque berceau, se poursuit à travers chaque tombe, pour aboutir à la floraison de la « Plante céleste », que nimbe l'auréole divine dans les splendeurs de l'immortalité.

LA MORT

La mort, mot sinistre et lugubre pour quiconque n'en connaît ni la nature, ni les conséquences. Et combien les ignorent, hélas ! depuis le passant tout à ses affaires ou tout à ses plaisirs, sceptique, riant de tout et narguant après boire la « camarade à l'œil cave »... sauf à frissonner un peu, lorsque passe un cercueil dans la rue — jusqu'au moraliste, jusqu'au savant académicien, jusqu'au philosophe, surtout s'il se décore avec ostentation du titre de positiviste, auquel cas il croit au néant... sous la réserve, parfois, de faire appeler un prêtre, à l'heure du règlement des comptes.

Sommes-nous au bout de l'énumération ? Non certes. Parmi les gens les plus mal informés, en ce qui concerne l'énigme de la mort, figure le croyant

lui-même qui, fût-ce au sortir du temple ou de l'église, voire même du confessionnal, s'arrêterait tout net, blême et atterré, si un clairvoyant venait lui annoncer que son heure dernière est imminente.

Mais quoi — la vie est ainsi faite — tous n'en courent pas moins, les uns à leur bureau, les autres à leur chaire de morale, de philosophie ou de sciences. L'on oublie, l'on s'étourdit, l'on espère... Quoi donc ? N'importe... N'y a-t-il pas là-bas, tout au bout, l'extrême onction qu'accompagne la rassurante absolution du dernier confesseur ? Et puis, à l'autre bord, n'y a-t-il pas le « Dieu des bonnes gens », le Dieu des chansonniers optimistes, qui doit bien savoir, puisqu'il sait tout, que l'on n'est, en définitive, ni voleur, ni assassin, ni familier de la police correctionnelle... Pauvres ignorants !

Et c'est ainsi que toutes sortes d'erreurs se multiplient et se propagent, hypnotisant les esprits et engourdissant les consciences.

Tandis que les uns croient que la mort est si bien la conclusion finale de toutes les complications de la vie, qu'il est parfaitement superflu de tabler sur autre chose que la non existence d'une vie posthume quelconque — les autres se bercent complaisamment de l'idée que le passage dans l'au-delà produit un changement radical de l'être humain, de telle sorte que le premier venu des trépassés, ne fût-il pas exempt de certaines tares plus ou moins « réhibitoires », est magiquement transformé en une manière d'ange désormais impeccable et radicalement « reblanchi » — alors que d'autres, enfin, émettent péremptoirement l'avis qu'il nous est et nous sera à tout jamais impossible de rien savoir de l'au-delà... prétention toute moderne, du reste, et que n'ont jamais affectée les hommes des civilisations antiques.

A ces trois déclarations répondent trois réfutations adéquates.

Aux premiers préopinants, l'on peut attester que la mort est tout au contraire la porte d'une nouvelle vie et qu'elle conduit l'homme d'un stade à un autre stade.

Aux seconds, que le trépas ne comporte rien de magique et que, suivant l'avis des gens les plus compétents en la matière — car il y en a de ces gens-là, je vous le jure — que lorsque l'homme meurt, il ne se transforme pas plus dans sa nature réelle, qu'il ne se transforme, en passant d'une chambre dans une autre chambre de son appartement. Son intelligence grande ou médiocre ne se modifie en rien, ses idées, ses dispositions, ses désirs, ses goûts, ses aspirations demeurent ce qu'ils étaient, comme aussi ses préjugés, ses erreurs et ses passions les plus franchement détestables.

Aux troisièmes, enfin, que leurs déclarations sont d'un modernisme outre-cuidant, qu'ils se font de notre civilisation et de nos connaissances une idée de tous points injustifiable et que si, au lieu de se repaître d'un chauvinisme occidental dont il serait permis de rire, ils avaient pris la peine de s'infor-

mer, d'étudier tels ou tels ouvrages de la littérature antique et surtout orientale, ils auraient pu se convaincre — sauf parti pris et mauvais vouloir — de la possibilité qu'a l'homme de pénétrer quelques uns des mystères des régions extra-terrestres, par la raison toute simple que beaucoup de nos semblables ont exploré ces régions, en divers pays et en diverses périodes de l'histoire.

Or, savez-vous ce qui résulte de ces explorations psychiques, c'est que l'homme peut, à tout jamais, se débarrasser des terreurs que lui inspire ce qu'on appelle la « damnation éternelle », aggravée par toutes les fantasmagories ridicules qu'y ont annexées les docteurs et qu'ont vulgarisées les innombrables prêtres, parfois ineptes, dont se composent les divers clergés de l'Occident.

Au delà de la tombe existent les mêmes pouvoirs qui gouvernent et protègent la vie de l'homme sur la terre et l'étude des plans supérieurs de la nature nous confirme, de jour en jour, dans la ferme et consolante certitude que la Justice est la loi suprême de l'Univers. (Leadbeater).

Mais il est temps de clore, ici, ces observations préliminaires et de décrire, suivant les auteurs, les diverses péripéties du phénomène, du drame scientifiquement observé qu'on appelle la mort.

Eh bien, cette mort, qu'on le sache, n'est rien d'autre que la libération de l'âme qui se sépare de ses formes transitoires.

Du corps physique, c'est tout d'abord le double éthérique (périsprit des spirites) qui se dégage avec une lenteur relative et qui, retenu quelque temps, par une sorte d'attraction magnétique, à côté de sa contre-partie purement matérielle qu'on appelle cadavre, ne tarde pas à s'y décomposer à son tour.

De l'un et de l'autre, du cadavre qui retourne à la poudre et de son double désagrégé qui s'évapore dans l'espace, s'échappe le corps des désirs, ou corps astral, ou âme animale appelée à disparaître aussi, mais qui, pendant un temps plus ou moins long, demeure unie à une entité plus éthérée, désignée sous le nom de corps causal, organisme impérissable, siège de l'individualité du *Moi*, de l'*Ego* auquel sont réservées les glorieuses destinées de la vie divine.

LE PLAN ASTRAL.

C'est dans le monde astral que cet *Ego* s'élève en quittant notre terre et c'est de diverses façons qu'il a été désigné. C'est l'*Hadès* de la mythologie Grecque, le *Kama Loka* des Indous, le Purgatoire des catholiques.

C'est là que montent ensemble l'*Ego* et l'âme animale rattachés encore l'un à l'autre, mais c'est aussi là que commence une sorte de lutte entre le ciel et la terre, entre l'esprit qui veut se libérer et la matière qui cherche à le retenir.

Combien dure cette lutte ? Un temps variable, proportionnel à la faiblesse de l'*Ego* vis-à-vis des passions intenses dont vibre encore l'âme animale qui regrette la terre et frémit au seuil des régions lumineuses et spirituelles, sentant bien, à l'avance, que c'est là [qu'elle] sera forcée d'abdiquer. Et c'est pour cela qu'elle résiste, pendant la période dite purgatoriale, période transitoire d'épuration, mais d'une durée d'autant plus longue, nous l'avons dit, que l'âme supérieure, que l'*Ego* spirituel, est encore et aura été sur la terre maîtrisé par cette âme inférieure, armée de convoitises charnelles, brûlante de désirs et réfractaire à toute spiritualisation.

Lutte tragique et solennelle où se décide le sort d'une âme. Elle peut se prolonger longtemps, des années, de nombreuses années... jusqu'au jour où se libère, enfin, l'*Ego* captif qui s'échappe, mais au prix de combien d'efforts, d'acquisitions stériles, de pertes de toutes natures qu'il ne pourra réparer, dans les incarnations futures, que par une douloureuse série de luttes persistantes. (Chatterji).

Monde étrange et complexe entre tous que ce plan astral, purgatoire d'épuration, où se fait dès le début et en raison des densités différentes, une sorte de criblage qui répartit les âmes, suivant leurs états respectifs de spiritualisation, dans les nombreuses et troublantes subdivisions de ces strates astrales, à chacune desquelles correspond un degré relatif de matérialité.

Sans chercher à énumérer toutes ces subdivisions qui se côtoient, s'entrepénètrent souvent, ce qui nous entraînerait beaucoup trop loin, contentons-nous d'examiner la moyenne des sensations éprouvées dans les principales d'entre elles.

Il importe, avant de poursuivre notre enquête, de faire ici une remarque préliminaire. Nous allons raconter des choses absolument extraordinaires sur la nature de ce Plan astral que nous étudions, en même temps que sur les êtres mystérieux qui l'habitent, si bien que le lecteur, quelque peu stupéfait, sera vraisemblablement amené à demander : « Mais comment donc sait-on tout cela ? »

A cette question prévue et toute naturelle, les théosophes répondent péremptoirement qu'il existe, sur notre terre, des Entités anormales, bien que possédant un corps physique, connus sous le nom de Maîtres ou d'Adeptes dont se compose la Hiérarchie occulte qui dirige notre monde. Ces grands Êtres doués de pouvoirs spéciaux, conquis par une longue et lente évolution, ont la faculté d'envoyer leur corps astral momentanément dégagé de son enveloppe matérielle, dans telle région visible ou invisible qu'il leur plaît de visiter. Indépendamment de ces Individualités extra-humaines, il y a encore des psychiques ou Voyants (généralement disciples des Maîtres), qui, dans une moindre mesure, possèdent les mêmes pouvoirs et c'est par

l'intermédiaire des uns et des autres que les hommes de tous les siècles, le nôtre y compris, ont pu être renseignés sur tels mystères des régions qui avoisinent notre globe.

Quoi qu'en pensent les matérialistes dont la sphère intellectuelle n'a jamais dépassé l'atmosphère de notre globe, les mondes ne sont pas isolés dans l'univers. Ils y forment des confédérations de terres et d'êtres vivants, d'éléments matériels et d'éléments spirituels qui se maintiennent unis et solidaires. Or, dans ces confédérations, c'est l'esprit qui règne et gouverne et ce sont ses vibrations, vibrations de vie, de force et de mouvement qui font palpiter la matière dans l'orbe entier du Kosmos dont tout être organique, toute molécule en évolution, sont parties intégrantes et à tout jamais inséparables.

Que l'on ne s'étonne donc pas des faits qui vont être énumérés, pour aussi étranges qu'ils puissent paraître. Les études toutes récentes faites et poursuivies par des savants de tous les pays, sur les facultés psychiques plus ou moins latentes de l'homme, ont amené des découvertes imprévues. Avant peu de temps les Voyants, les Psychomètres seront à l'ordre du jour et sans être ni psychomètre, ni voyant, ni même sensitif, tel premier venu d'entre nous peut se trouver, inconsciemment le plus souvent, possesseur de facultés latentes de dédoublement, soit en état de sommeil, soit à l'état de veille. Les exemples de ces faits sont nombreux et variés. On connaît l'histoire que nous raconte lui-même Goethe, le grand poète, — esprit clair, précis, positif et plus sceptique que croyant — qui se promenant, un jour, dans un vignoble, vit distinctement son *double* astral qui, à quelques pas de son corps physique, se promenait avec lui, en plein soleil.

Cela dit, poursuivons.

(A suivre).

ED. GRIMARD.

VIEILLES NOTES

XIII

Malgré ce titre de « Vieilles Notes », qui s'est placé de lui-même par habitude autant que par encouragement, je demande humblement à mes quelques lecteurs de les suspendre aujourd'hui et de laisser tomber le rideau pour un entr'acte.

C'est une question personnelle que je prends la permission de traiter, et je le fais d'autant plus volontiers que j'y trouve quelque attrait et que l'intérêt en sera le ciment littéraire.

Ayant été invité fort gracieusement à noter des souvenirs qui se rattachent

à des expériences de magnétisme et de spiritisme, je m'y suis prêté de bonne grâce, d'une plume peu exercée peut-être, mais simple et honnête, en essayant d'éviter l'ennui à moi et à autrui.

Quelques-unes de ces Vieilles Notes ont été reproduites en d'autres publications et je viens d'autoriser la traduction de trois d'entre elles.

Lorsque j'ai raconté les faits curieux et sincères dont j'ai été témoin dans le cercle intime que j'ai placé à Nice, chez mon ami Ledeski, le peintre polonais sur qui je ne pensais pas attirer la généreuse sympathie qui s'est manifestée ainsi que j'aurai la joie de vous le montrer, j'avais prévenu le lecteur — si j'ai bonne mémoire, qu'il m'était bien difficile de nommer mes amis, pas plus que la ville dans laquelle tous étaient connus, le regretté docteur de Claudi, feu Mme Ledeska, Ravel et les autres.

C'eût été les désigner tous, attirer l'attention sur eux et leur créer probablement quelques ennuis que je me fusse reprochés.

Le mal n'eût pas été grand puisque la vérité eût été publiée, mais je m'étais cru condamné à plus de discrétion encore, notre cercle étant dissout par la mort et la séparation de ses membres, il m'était impossible de récolter l'autorisation des vivants disséminés aux quatre points cardinaux. Quant à celle des morts, c'est — la chose est bizarre — la seule que j'aie reçue.

Je me disais *in petto* que la plupart des abonnés de la *Revue* parcouraient ces Vieilles Notes sans y attacher une grande valeur, mais, contrairement à cette opinion, il s'est trouvé quelques lecteurs curieux, recevant la *Revue* à Nice, à Toulouse, à Tours, à Bordeaux et à Pau qui ont tenu à s'assurer si l'auteur des Vieilles Notes est bien digne de foi.

De là une correspondance plutôt aimable qui m'était remise à la Librairie Spirite ou chez un de mes amis, à laquelle j'ai répondu et qui me fait un devoir de m'expliquer publiquement aujourd'hui, pour l'honneur de la *Revue*, pour celui de mes amis, pour le mien enfin.

Dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, si supérieurement dirigée par M. Gabriel Delanne, j'ai publié l'année dernière, sous le pseudonyme du Major Péheim et sous le titre de *Carnet des Blackwell*, des choses curieuses, dont j'ai été témoin, et des faits que le docteur lui-même me faisait connaître dans des lettres que j'ai conservées pour la plupart, et que je me suis fait un devoir de communiquer à mon ami Delanne. J'attendais la réponse du docteur et de Lady Blackwell pour les faire connaître. Je l'ai reçue, ils me donnent carte blanche, je les nommerai tout à l'heure.

Ledeski, dont j'ai publié une ou deux lettres, m'en adresse deux autres en me priant de lever le rideau sur la vérité. Je cherche le gland et la cordelière... un peu de patience.

Deux dames ayant pressenti la vérité, je leur ai dévoilé les noms réels et elles ont été libres de correspondre avec le docteur ou les autres.

Dans sa dernière missive, l'aimable M. Léon Denis me reproche également d'avoir caché sous un voile ce que j'ai tant fait que de publier ; ce qui peut laisser planer le doute moqueur qu'il serait bon de faire cesser. Malgré tout, j'aurais continué le silence, mais une lettre venue de Nice et signée Alpha Oméga me décide à tout dire...

Elle vous semblera originale autant qu'à moi, qui ne m'en suis pas formalisé. En vous la livrant, j'ai tenu à bien dire tout haut que dans la *Revue* de Mme Leymarie, de même que dans celle de M. Delanne, les collaborateurs ne vendent pas leurs articles, s'estimant suffisamment rémunérés si la rédaction leur fait l'honneur d'accueillir leurs idées... Voici cette lettre plus plaisante que méchante :

Casino de Nice, 12 avril 1903.

Monsieur Léopold Dauvil,

Un indiscret m'ayant soufflé votre nom et votre adresse, me serait-il permis de vous télégraphier sans fil les trois questions suivantes :

Connaissez-vous le docteur Blackwell ?

Comment se porte le peintre Ledeski ?

Enfin, pouvez-vous me démontrer la quadrature du Cercle spirite de Nice ?

Plusieurs des lecteurs de la *Revue* ont fouillé le Botin niçois, les hôtels, les places, les rues, les carrefours, le port et les faubourgs. Ils n'ont trouvé ni docteur, ni peintre, ni cercle spirite :

Le vrai peut quelquefois n'être point vraisemblable.

Un mot, je vous prie, de votre complaisance pour nous faire savoir où trouver ces personnages sympathiques et l'ancre des ombres qui les abrite.

Alpha Omega.
Poste-restante. Nice.

Je n'ai pas voulu laisser ce jeune Grec du Casino dans l'incertitude et, sur le même ton, je lui ai adressé les bouts rimés suivants, dont je demande pardon :

Spirituel Omega, je serai very well
Enchanté de pouvoir, au cher docteur Blackwell,
Vous présenter ainsi qu'à Ledeski l'artiste,
Puis à tous les amis dont vous savez la liste.
Si j'ai celé leurs noms c'était par discrétion ;
J'attendais, pour les dire, une autorisation.
— De notre cercle, enfin cherchant la quadrature,
J'ai trouvé que pour base il avait la droiture.
— Voilà, penserez-vous un mathématicien
Aimant fort les esprits, mais montrant peu le sien.
Entre nous, cher Alpha, c'est là la différence
J'ai vu le vôtre et...

Vous tire ma révérence.

L. D.

A tout Seigneur, tout honneur, je laisse le Dr Blackwell se présenter lui-même par la lettre qui suit, que j'ai déposée à la Librairie Spirite.

Pau, 8 mai 1903.

Mon cher ami Dauvil,

L'alternative où vous placent plusieurs de vos lecteurs me fait un devoir d'autoriser l'auteur du « Carnet de Blackwell » et des « Vieilles Notes » à déclarer que tout ce qu'il a dit de nos séances est de la plus entière exactitude, qu'il y a assisté, comme témoin très souvent, et que ma femme et moi lui avons fourni le compte rendu de plusieurs faits aussi curieux que véritables.

Vous pouvez donc, mon cher ami, faire procéder à notre déménagement de Nice à Pau, et publier mon nom et mon adresse.

Amitiés de ma femme et de votre toujours fidèle et dévoué

Howard Draper Speakman, docteur-médecin de Philadelphie. Château Nirvana, Côteaux de Gêlos, Pau (Basses-Pyrénées).

Revenons maintenant au peintre polonais Ledeski dont je vous ai longuement parlé en contant l'histoire de notre petit cercle et tout ce qui s'y rattachait au point de vue des faits spirites. Je vais encore, avec son autorisation, vous entretenir de cet ami, dans cet article que j'aurais voulu intituler *morale en action*, heureux que je suis de montrer qu'il y a de bonnes gens sur la terre, chez les spirites comme ailleurs ; et la correspondance suivante fera plaisir, je n'en doute pas, à ceux et à celles qui voudront bien la lire jusqu'au bout.

Je tairai le nom de l'homme généreux et délicat qui a ouvert le feu de la charité, pour deux raisons, la première par devoir puisque je vais le faire connaître malgré lui, l'autre parce que je lui épargnerai les effets de l'indiscrétion de quelques malheureux qui ne savent pas toujours attendre qu'une main charitable se tende vers leur détresse.

Montpellier, 8 avril 1903.

Madame Leymarie,

Je vous serai très obligé de vouloir bien me faire connaître l'adresse de I. L. Dauvil à qui j'ai un petit renseignement et un service à demander. Veuillez agréer, etc.

Signé : CASANOUS.

La réponse de notre directrice me valut la lettre suivante que je copie textuellement.

Montpellier, 12 avril 1903.

Monsieur

Grâce à l'amabilité de Mme Leymarie je puis me permettre de vous demander un service :

— Moins sourd ou plus sensible que le saint auquel vous adressiez vos

prières en faveur de votre ami malheureux, je désirerais être utile à M. Ledeski.

Je vous serais donc reconnaissant de vouloir bien me fournir les indications nécessaires pour m'aider à lui venir en aide, ainsi qu'aux autres membres nécessiteux du groupe de Nice dont vous nous avez entretenus dans les intéressants articles insérés dans la *Revue Spirite*.

Veuillez excuser, Monsieur, la liberté que je prends, sans avoir l'honneur de vous connaître et agréer, je vous prie l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Signé : CASANOUS.

La réponse à la lettre d'un si excellent homme ne devait pas se faire attendre; je lui donnai le nom et l'adresse du peintre polonais que je crus devoir prévenir en lui envoyant la copie de ce qu'on vient de lire. Voici ce qu'il reçut deux jours après de M. Casanous. Très justement ému, Ledeski que je nomme ainsi pour la dernière fois m'envoie sa lettre reçue et la réponse qu'il crut devoir y faire. A vous de juger les caractères et les cœurs.

Autorisé par M. Podolecki à faire de cette correspondance l'usage que je croirai bon, à la condition de n'y rien modifier, ce qui est juste, je crois que publier ces lettres, c'est honorer ceux de nos frères qui les écrivent de mêmes que ceux à qui elles sont adressées.

Pau, 20 avril 1903.

Mon cher Dauvil,

Je viens de recevoir de M. Casanous une lettre si pleine de cœur, de pensées élevées et de véritables sentiments de fraternité chrétienne et spirite que je m'empresse de vous la communiquer ainsi que la réponse que mon cœur n'a pas eu de peine de dicter à ma plume.

C'est grâce à vous, grâce à vos souvenirs si sympathiques de notre petit Cercle, grâce à nos bons amis invisibles que j'accusais d'oubli, grâce enfin à vos articles de la *Revue* que je dois la précieuse connaissance de l'ami envoyé à mon secours et qui est accouru vers moi avec une si exquise délicatesse.

A vous une fraternelle poignée de main

T. PODOLECKI.

Montpellier, 18 avril 1903.

A M. Th. Podolecki,

Artiste peintre à Pau, 18, rue du Lycée.

Monsieur,

C'est un frère en croyance, un spirite convaincu, qui vous écrit grâce à l'obligeance d'un de vos amis, M. Léopold Dauvil, qui m'a donné votre adresse.

Je viens donc vous demander si vous voudriez bien faire mon portrait d'après la photographie que vous trouverez ci-jointe ?

Cette reproduction, déjà un peu ancienne, m'oblige à vous donner quelques indications complémentaires (qui suivent). Tout cela est le résultat des épreuves et des vicissitudes plus ou moins douloureuses que nous avons tous à supporter pendant le cours de notre vie matérielle, vie transitoire et passagère, il est vrai, mais qui n'est que la résultante de notre passé inconnu ici-bas et qui nous prépare un avenir meilleur si la fermeté et la résignation ne nous ont point fait défaut durant l'épreuve.

Cette croyance en la justice de Dieu et en l'avenir qui nous est réservé est bien faite pour nous donner le courage nécessaire et pour nous prémunir contre les défaillances inhérentes à notre faible et humaine nature.

En ce qui concerne mon portrait je vous prie de faire ce travail à temps perdu... de la grandeur que vous jugerez convenable... Ce que vous ferez sera bien fait.

J'espère, cher Monsieur Podolecki que vous voudrez bien me considérer comme un ami qui sera toujours disposé à vous être agréable, aussi vous prie-je de m'excuser si je me permets de joindre à ma lettre un mandat poste à titre d'à compte, en vous laissant le soin de fixer vous-même le prix du tableau.

Veuillez agréer, etc.

CASANOUS

Pau (Basses-Pyrénées) 20 avril 1903.

A Monsieur Casanous. Montpellier

Monsieur,

Je ne saurais trouver d'expressions assez vives pour vous témoigner toute la reconnaissance qui déborde de mon cœur après la lecture de votre lettre si fraternelle et si remplie de pensées élevées.

Cette grande solidarité humaine, à laquelle nous rêvons tous, vous la mettez noblement en pratique et vous le faites avec cette exquise délicatesse si souvent inconnue à ceux qui croient exercer la plus belle vertu chrétienne... la charité.

Combien en deshonorant le doux nom en humiliant ceux envers qui ils pensent la pratiquer !

Charité et aumône dans notre société encore mal organisée reposent trop souvent sur l'arrogance sans la pitié de ceux qui se croient des bienfaiteurs et sur l'humilité servile et hypocrite de ceux qui en sont l'objet. La solidarité telle que nous l'entendons est seulement et véritablement fondée sur le principe admirable de la fraternité, et cette fraternité détruit fatalement l'hypocrisie et le mensonge parce qu'elle ne saurait produire la tyrannie d'une part, l'humiliation de l'autre.

Merci, cher Monsieur, merci du fond du cœur, plus encore pour le pro-

cédé que pour le grand service que vous venez de me rendre en m'envoyant si généreusement 200 francs, dont je vous accuse réception les yeux humides.

En face de cette acte si fraternel de votre part envers un inconnu d'hier, je n'éprouve aucune honte à vous avouer que j'étais arrivé à ce jour sombre où l'on va connaître le profond dénûment, où le crédit s'achève, où l'on appréhende même la visite d'un ami devant qui l'on se tait... tant on présentait la venue d'un créancier vous criant que vous n'avez plus le droit... non de boire, le Ciel ne nous a point refusé l'eau... mais de manger ... faute de travail.

Votre secours si inattendu est un vrai phénomène de télépathie qui, chose rare, se produit entre deux inconnus... ou qui croient l'être... Serait-ce comme un instant de réveil dans le songe interrompu d'une autre vie?

En considérant les traits si pleins d'affabilité de votre portrait, il m'a semblé reconnaître un ami connu autrefois. Non, je persiste à croire que mon vieil et digne ami Dauvil, notre frère en spiritisme, a provoqué de sa main dévouée l'étincelle qui a établi entre vous et moi la communication télépathique analogue à une dépêche télégraphique sans fils.

Recevez, cher monsieur, avec l'assurance de mon amitié, l'expression de ma vive reconnaissance.

T. PODOLECKI.

Je pense que maintenant les lecteurs laisseront leurs doutes s'évanouir et que tous d'Alpha à Omega seront satisfaits. Je terminerais mal mon récit découpé, comme je le disais, dans la Morale en action, si je n'ajoutais que je fus réellement touché de l'acte généreux accompli par M. Casanous envers mon vieil ami Podo, ainsi que nous l'appelions toujours par habitude et amitié en entrant chez lui. Je devais l'expression de mes remerciements à cet excellent homme; je l'ai fait dans des termes mérités qui m'ont valu comme récompense l'amitié d'un homme de bien.

Nous avons échangé nos portraits et derrière celui qui quittait mes pénates pour aller vers les lares de ce nouvel ami, j'ai cru devoir mettre ce quatrain amical :

Mon image, vers vous s'en va toute joyeuse

De pouvoir saluer votre âme généreuse.

Sans nous connaître encor, il nous est bien permis

De presser nos deux mains comme de vieux amis.

L. D.

J'attends quelques notes que m'a promises M. Podolecki concernant le pauvre Lacalle dont j'ai donné le nom comme celui d'une victime du spiritisme. Cette histoire aura pour but de mettre en garde nos frères et nos sœurs en croyance contre l'abus des pratiques occultes du spiritisme; elle fera le sujet de mon prochain article.

LÉOPOLD DAUVIL.

L'évolution de l'idée religieuse

II

MAHOMET

Cinq cent soixante-dix ans après le Christ, paraît Mahomet. Il a lui aussi pour mission de faire progresser les esprits en leur apportant les premiers principes de la morale, et en les amenant à croire à un Dieu unique et à une vie future. Il va provoquer en Afrique et dans tout l'Orient une révolution religieuse semblable à celle que les enseignements du Christ avaient opérée en Europe ; mais cette révolution ne se fera plus par la parole, par la persuasion, par les exemples de douceur, de résignation et d'amour ; c'est par le fer de ses guerriers auxquels il communique l'exaltation de la foi qu'il va répandre les vérités et les règles de conduite qui lui ont été dictées, assure-t-il, par l'ange Gabriel.

Après plusieurs années passées dans la vie contemplative, il annonce à ses quelques fidèles qu'il va prêcher la doctrine de Dieu et apporter aux hommes le bonheur dans cette vie et dans l'autre. Menacé de mort à la Mecque, il s'enfuit et se réfugie dans une bourgade qui, depuis, a conservé son nom, Médine (Médinat al Naby, la ville du Prophète). C'est la date de cette fuite, de cette hégire (16 juillet 622) qui sert de point de départ à l'ère des musulmans.

A la mort du Prophète, son empire, avec la Mecque pour capitale, était fondé, et un siècle plus tard, tous les peuples de l'Arabie et du Nord de l'Afrique, depuis le détroit d'Ormuz jusqu'aux bords de l'Atlantique, s'étaient inclinés devant le drapeau de l'Islam.

L'Espagne était conquise et la France envahie. Le marteau de Charles, le puissant duc des Francs, arrêta l'invasion à Poitiers (732).

La religion de Mahomet ne pouvait convenir à la mentalité des peuples qui devaient servir de noyau à l'Europe moderne. Les populations gréco-romaines, encore bercées par les douces et poétiques légendes du paganisme, n'auraient pas pu comprendre une religion trop simple, trop austère, qui ne parlait pas à l'imagination ; et c'est pour ce motif, comme nous l'avons vu, que le christianisme naissant avait adopté, en les modifiant, certaines cérémonies et certaines croyances des anciennes religions de l'empire. En outre le christianisme seul, par sa forte organisation, par son autoritarisme et par l'ascendant qu'il sut prendre sur les esprits, pouvait contribuer puissamment à réunir en nationalités les diverses peuplades envahissantes et à les attacher au sol.

L'Orient, arrêté dans ses conquêtes, entra alors dans une éclatante période intellectuelle : la littérature, les arts, les sciences prirent un essor mer-

veilleux : et pendant que l'Europe se débattait dans la nuit du moyen âge, les musulmans arrivaient à un degré de civilisation relativement élevé. Les lettrés arabes traduisaient les écrits des philosophes et des savants de l'antiquité, fondaient de Bagdad à Cordoue des universités et des écoles, et conservaient ainsi, en les augmentant, toutes les connaissances de l'esprit humain dont l'étude ne devait être reprise par l'Europe d'une façon générale qu'à l'époque de la Renaissance.

Cet état dura peu : pour des causes multiples et qu'il serait trop long d'énumérer ici, les Arabes laissèrent tomber de leurs mains le flambeau civilisateur, et à partir du ^{xv}^e siècle, ils se désintéressèrent de tout effort intellectuel, s'enfermant dans un fatalisme inintelligent et dans le mépris des infidèles : et aujourd'hui, les peuples musulmans végètent dans un état d'infériorité qui paraît irrémédiable. — Il n'est que passager. — L'histoire nous montre ainsi des peuples qui, après avoir atteint un haut degré de civilisation, ont décliné peu à peu, pour remonter ensuite lentement, vers des degrés supérieurs.

Il en sera ainsi pour ceux qui suivent la religion d'Allah. — Jusqu'à ce jour, leurs croyances, parfois mal comprises, leurs préceptes religieux mal interprétés, leur dispersion par petits groupes dans de vastes pays, et l'état social dans lequel ils ont vécu, — toutes ces conditions particulières les ont tenus forcément à l'écart des idées de progrès. Mais ces conditions disparaîtront un jour et les conceptions religieuses des disciples de Mahomet leur donneront une force énorme quand l'heure aura sonné pour eux d'entrer dans le courant de la civilisation. On constate déjà ce phénomène dans l'Inde où les 70 millions de musulmans sont beaucoup plus accessibles aux idées nouvelles que les disciples de Boudha. Ils veulent s'instruire, ils entrent dans les collèges, se mêlent de plus en plus aux affaires publiques, recherchent des places dans l'administration, fondent des journaux et des publications de tous genres et, dans peu d'années, le monde musulman constituera probablement dans l'Inde une puissance avec laquelle les Anglais devront compter.

Il en sera peut-être de même dans d'autres pays. Les sectateurs de l'Islam sont aujourd'hui plus de deux cent millions et ceux du Brahmanisme et du Bouddhisme plus de six cent millions. Tous ces peuples sont croyants : ils ont la foi en Dieu et dans une autre vie ; ils ont le respect de l'autorité qui dirige, le sentiment de leurs devoirs, la résignation devant le malheur, le mépris de la mort. Il y a dans cette immense agglomération d'hommes une réserve formidable de forces morales qui ne peuvent pas rester stériles et qui devront un jour trouver leur emploi.

Si les peuples avancés au point de vue intellectuel, dont le devoir est d'instruire et de faire progresser les autres, ne comprennent pas le rôle qu'ils

ont à jouer; — s'ils abandonnent tout idéal pour ne rechercher que les satisfactions et les jouissances matérielles; — s'ils arrivent enfin à la dégénérescence physique et morale, à l'incroyance et au scepticisme, — il est à craindre qu'ils ne soient profondément ébranlés par de terribles révolutions et par des déchirements de toutes sortes qui épuiseront leur vie; et alors ils pourront se trouver un jour, affaiblis et sans direction, en présence de millions d'hommes qui n'auront pas été gangrenés par une civilisation mal comprise et qui viendront pour infuser un nouveau sang et pour apporter de nouvelles forces à des peuples dégénérés.

Il est bien certain que cette idée d'une invasion de l'Europe par des peuples africains ou asiatiques nous paraît aujourd'hui parfaitement romanesque. Mais il ne faut pas oublier que des civilisations tout aussi puissantes que la nôtre ont disparu englouties par des cataclysmes que les hommes qui vivaient à ces époques n'avaient pas su prévoir.

Lorsque les peuples qui ont pour mission de faire marcher l'humanité vers le progrès n'accomplissent pas leur tâche, ils disparaissent pour faire place à d'autres.

En attendant, les musulmans continuent l'œuvre qu'ils doivent accomplir. Leur influence religieuse, considérable en Asie, s'étend sans arrêt dans toute l'Afrique. Les conceptions compliquées du catholicisme ou du protestantisme ne sont pas comprises par les intelligences rudimentaires des peuples fétichistes, qui acceptent avec la plus grande facilité celles beaucoup plus simples de la religion d'Allah.

C'est ainsi que l'idée monothéiste, avec ses conséquences, idée proclamée par Moïse et confirmée par Jésus et par Mahomet, suit lentement sa marche à travers les siècles, élevant progressivement la mentalité des peuples et les faisant passer des superstitions de leur enfance aux croyances élevées qui dirigeront leur âge mûr.

On a reproché à la religion de l'Islam son intolérance et son fanatisme. Ce reproche n'est pas juste. Mahomet n'a jamais dit : « Hors de l'Islam pas de salut ». Bien au contraire; et le plus grand esprit de tolérance éclate dans un grand nombre de sourates de Coran.

Voici un résumé de quelques-unes de ces pensées : le prophète commande de ne pas faire de violence aux hommes à cause de leur foi; ni pour leur faire embrasser l'Islamisme. — Il dit que les Juifs et les chrétiens qui croient en Dieu et aux Écritures trouveront leur récompense près de l'Éternel. — Les chrétiens devront être jugés d'après l'Évangile : ceux qui les jugeront autrement seront des prévaricateurs.

Juifs et chrétiens, nous adorons le même dieu; nous avons nos œuvres et vous avez les vôtres.

L'Éternel prononcera sur notre sort : il est le maître de toutes choses (V. les sourates II. III. V. XIX. XLII. L).

Sans doute, à côté de ces sourates qui prêchent la plus grande tolérance, on trouve celles qui ordonnent de combattre les infidèles et les idolâtres, et de les frapper jusqu'à ce que le culte du Dieu unique soit établi partout. Mais il ne faut pas oublier que la guerre était le seul moyen de répandre l'idée religieuse, et qu'à cette époque, comme de nos jours, la guerre paraît être le grand véhicule du progrès. Et il est probable qu'il en sera encore ainsi pendant de longues années, quoique puissent en penser certains esprits généreux mais peu clairvoyants.

Pendant les sept cents ans que l'Espagne fut sous la domination des Arabes (755-1492), et principalement sous le règne des Ommiades et des Almoravides, les chrétiens et les juifs conservèrent partout le libre exercice de leur culte et ne furent nulle part inquiétés pour leurs croyances.

Cette tolérance et cette liberté n'existèrent plus lorsque Ferdinand et Isabelle voulurent réunir sous le même sceptre les divers éléments de la Péninsule.

Dès 1478, l'Inquisition installe ses tribunaux redoutables, et en peu d'années, des milliers d'individus furent condamnés à mort, et plus d'un million de Juifs et de Maures quittèrent alors l'Espagne.

L'Église est rendue responsable de ces crimes : il est certain qu'elle eut le grand tort de s'y associer ; mais c'est la politique bien plus que la religion qui alluma les bûchers.

Si les Rois maures, maîtres sans conteste de tout le pays, avaient pu se montrer tolérants et généreux, il n'en était pas de même des Rois d'Aragon et de Castille, dont l'autorité était si précaire. Les musulmans occupaient encore l'Andalousie d'où ils ne furent chassés qu'en 1492, et ceux qui étaient restés dans les autres provinces fomentaient chaque jour des troubles et des révoltes ; d'un autre côté, les Juifs, puissants par leurs richesses, s'opposaient de toutes leurs forces à l'extension du pouvoir royal, représentant du catholicisme.

Il fallait à tout prix briser ces résistances et étouffer ces révoltes pour arriver à faire un tout homogène des Maures, des Juifs, des idolâtres et des chrétiens qui peuplaient alors la Péninsule. Des moines fanatiques, — la plupart convaincus qu'ils agissaient pour la gloire de Dieu, — se mirent au service de l'autorité royale et des crimes abominables furent commis. Des flots de sang furent versés. Mais, en quelques années, l'unité territoriale, politique et religieuse de l'Espagne était fondée : un État, qui devait devenir des plus puissants, était sorti de ce mélange de peuples si divers, et ce progrès n'avait pu être obtenu que par le fer et par le feu.

Ces temps nous paraissent horribles, et ils le furent, en effet. Mais si nous

nous débarrassons de nos idées modernes, et si nous examinons avec impartialité les croyances, les mœurs, les aspirations, l'état général des esprits à l'époque dont nous nous occupons, nous sommes obligés de reconnaître que les moines et le clergé, en entretenant la révolte contre les Maures et en prêchant contre eux la guerre sainte, la guerre sans merci, ont puissamment contribué à la délivrance de l'Espagne. Les crimes de l'Inquisition étaient alors considérés comme des actes parfaitement légitimes. La liberté de conscience — que nous n'arrivons qu'avec peine à comprendre aujourd'hui, — était absolument inconnue au xvi^e siècle, et pour arriver à l'unité de foi, les rois employaient les moyens usités de leur temps. Du reste, les grands esprits qui vivaient en Espagne, à cette époque, les Cervantès, les Calderon, les Lope de Vega, les Vélasquez, les Murillo, ne s'élevèrent jamais contre ces mesures qu'ils trouvaient toutes naturelles.

L'Espagne unifiée et catholique allait être appelée à jouer un grand rôle. L'Amérique venait d'être découverte, et il fallait apporter l'idée chrétienne aux peuplades du Nouveau-Monde, autrefois civilisées, mais retombées dans un état des plus barbares, surtout au point de vue religieux. A l'époque de l'arrivée de Fernand Cortez au pays des Aztèques, on sacrifiait encore sur les autels des victimes humaines dont on dévorait ensuite le corps dans de grands banquets.

Les Espagnols accomplirent leur œuvre avec la cruauté et la barbarie qui sont la caractéristique de ces temps troublés. Les Indiens périrent par milliers sur les bûchers et dans les mines, et lorsque la population fut décimée, comme les travaux du pays ne pouvaient pas être faits par des Européens, on alla voler des nègres en Afrique. — L'esclavage, qui devait prendre plus tard une si grande extension était fondé.

Toutes les horreurs, toutes les atrocités, tous les crimes jalonnent à chaque pas l'histoire de la conquête de l'Amérique : mais du mal sortit le bien. Les vainqueurs se mêlèrent peu à peu aux vaincus, et de ce mélange surgirent des populations qui se réunirent en États, conservant les mœurs, la langue et la religion de la mère-patrie et, aujourd'hui, après de terribles convulsions et des révolutions sans nombre, ces États paraissent entrer dans une période de calme civilisateur.

Dans l'Amérique du Nord, la colonisation a été faite surtout par des peuples protestants : il n'y a pas eu fusion entre les races, et c'est par l'extermination méthodique des indigènes que les puritains anglais, nourris des principes de la Bible, ont fondé la grande République américaine.

Les grandes transformations religieuses, politiques et sociales, les grandes poussées vers le progrès, n'ont pu être faites jusqu'à ce jour que lentement et par des moyens violents ; — on peut le déplorer ; — mais il faut s'incliner devant cette dure loi d'après laquelle l'humanité ne peut pro-

gresser que par la souffrance, jusqu'au jour où elle sera assez évoluée pour ne plus progresser que par l'amour.

Une certaine tendance nous porte à mettre sur le compte de la religion les grands crimes qui ont désolé l'humanité. C'est une erreur qui ne peut provenir que d'une étude superficielle de l'histoire. Il est certain que le fanatisme a été parfois la cause de déplorables excès : mais ces excès ont toujours été limités, et ils ont été le plus souvent provoqués par d'autres causes. Mais ce qu'il est facile de constater, c'est que les idées religieuses ont toujours adouci les mœurs du plus grand nombre et tempéré la cruauté, l'égoïsme et toutes les mauvaises passions qui ont existé, et qui existent encore aujourd'hui chez la plupart des hommes.

On attribue aussi généralement au fanatisme religieux les massacres trop fréquents dont les Turcs musulmans se rendent coupables. Le plus souvent ces massacres sont causés par des questions politiques ou par des haines de races. Sans doute, les Turcs sont cruels et beaucoup sont fanatiques : mais il ne faut pas oublier qu'ils n'ont pas encore dépouillé l'âme des Tartares et des Mongols dont ils descendent, que leur mentalité est encore très en retard, et que, sous beaucoup de rapports, ils sont à peu près ce que nous étions, nous Européens, vers le *xiv^e* siècle : et si nous jetons un regard vers l'histoire de cette époque, nous accorderons aux Turcs d'aujourd'hui quelques circonstances atténuantes. — Si même, sans revenir trop en arrière, nous considérons les faits qui se passent de nos jours, nous constatons avec regret que lorsque la politique est en jeu, les peuples les plus civilisés n'hésitent pas à commettre les plus grands crimes ; et quelque horreur que nous éprouvions pour les massacres d'Arménie, nous ne pouvons pas oublier ceux que les Anglais n'ont pas hésité à faire dans l'Inde, dans la Haute-Égypte et au Transvaal, quand il s'est agi de maintenir leur influence ou d'augmenter leurs conquêtes.

Une chose digne de remarque, c'est qu'en Turquie, en plein foyer de l'Islam, la liberté des cultes est absolue, et que le Patriarche grec de Constantinople, comme les Patriarches latins et arméniens, comme les Rabins juifs, jouissent, d'une façon complète, de toutes leurs attributions ecclésiastiques, politiques et judiciaires. Enfin, on sait qu'il existe, dans l'Empire du Commandeur des croyants, des centaines de couvents chrétiens, dont les plus célèbres, ceux du Mont Athos, renferment plus de 6.000 religieux exerçant leur culte avec la plus entière liberté.

On a encore reproché au Coran d'avoir créé, chez ses sectateurs, le *Fatalisme*, c'est-à-dire l'absence de toute possibilité de volonté en présence d'événements irrévocablement fixés à l'avance par Dieu, et de les avoir ainsi enlisés dans une paresse d'esprit et de corps, ennemie de tout progrès.

Ce reproche est très exagéré. Le Coran, comme toutes les Religions, a recommandé la soumission absolue à la volonté de Dieu. Ses zéloteurs ont pris le nom de musulmans (les résignés, ceux qui s'abandonnent à la volonté de Dieu). Mais si, — par suite de circonstances particulières, tenant au climat, au genre de vie et au régime politique, sous lequel ils se sont trouvés, — un grand nombre de musulmans sont fatalistes dans le sens péjoratif du mot, les intelligents, les lettrés, les instruits n'adoptent cette doctrine que dans de justes limites.

Le Coran, du reste, n'a jamais posé la Prédestination en dogme absolu comme l'ont fait Luther et Calvin. Sans doute un grand nombre de sourates parlent de la Prédestination : mais il en est d'autres qui disent que l'homme est libre, — qu'il est responsable de son salut et de sa perte — qu'il peut être fidèle et qu'il peut être coupable, et que Dieu le récompense ou le punit suivant ses actes.

Tous les musulmans appartenant aux classes supérieures ont adopté ces enseignements. Mahomet, du reste, pendant son apostolat, a toujours montré une activité, une résolution et une énergie qui prouvaient non seulement sa confiance en Dieu, mais aussi sa confiance en lui-même et dans les libres déterminations qu'il prenait. Pendant la magnifique période de civilisation qu'ils ont fait éclore, on peut constater, chez les Arabes, toutes les énergies et toutes les qualités qu'un fatalisme étroit n'aurait jamais pu leur donner.

Enfin, comme nous l'avons vu, dans l'Inde, où les musulmans se trouvent en présence de la civilisation anglaise, qui leur donne toutes les libertés, ils font preuve d'un esprit d'initiative et de progrès qui ne fera qu'augmenter et qui transformera rapidement la mentalité de ces populations,

Le Coran est le recueil de tous les discours, prédications, préceptes et paroles de Mahomet. Ses sourates ou versets ont été écrites comme elles ont été dictées par le prophète, au jour le jour, sans ordre, suivant l'inspiration du moment, et dans une langue qui fait l'admiration de tous les arabisants (1). Le Prophète affirmait qu'il recevait ses instructions des puissances invisibles, et ses contemporains sont unanimes pour reconnaître que son instruction était trop élémentaire, pour qu'il pût concevoir et écrire ces enseignements si élevés et si sages dont le Coran est rempli.

(1) Le mot Coran signifie lecture, récitation. Le livre se compose de 114 sourates ou chapitres divisés en un certain nombre de versets.

« Le Coran, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, est resté le plus beau monument de la langue dans laquelle il a été écrit, et je ne vois rien de pareil dans l'histoire religieuse de l'humanité. C'est ce qui explique l'influence énorme que ce livre a eu sur les Arabes, qui sont convaincus que Mahomet, dont l'instruction était rudimentaire, ne pouvait écrire ce livre, et qu'il lui a été dicté par l'ange Gabriel. »

Ce sont ces enseignements qui ont élevé la mentalité de millions d'hommes et qui font progresser, chaque jour, des peuples en retard en leur faisant connaître les grandes vérités que doit posséder l'être humain, au point de vue religieux, social, moral et familial. Dans quelques années, toute l'Afrique sera musulmade; et, en Asie, les cent vingt millions de serviteurs du Prophète, dont le nombre augmente tous les jours, prouvent la vitalité et la grandeur de la religion d'Allah.

Mahomet ne vient combattre ni la Pentateuque ni les Evangiles. « Ces livres sont descendus du ciel comme le Coran pour servir de direction aux hommes » (sourate III, verset 2). Ses enseignements viennent confirmer les anciennes écritures; mais il ne va pas plus loin. Il ne fait pas de miracles, et ne veut pas que le merveilleux — à part ses communications avec l'Invisible — soit à la base de l'Islam.

Il rejette tous les dogmes, tous les mystères, tous les documents et il appelle ses fidèles à l'adoration d'un seul Dieu, d'un Dieu tout puissant, clément et miséricordieux comme il le nomme en tête de chacune de ses sourates (1).

Il ordonne la prière cinq fois par jour pour obliger l'homme à abandonner pendant quelques instants les préoccupations terrestres en s'élevant vers Dieu : la prière ne doit jamais avoir pour but un intérêt personnel : « Dieu sait ce qu'il nous faut. » — Il ordonne l'aumône obligatoire d'une partie des revenus, aumône qui n'exclut pas l'aumône volontaire; — il protège la femme en lui assurant dans la famille des droits inconnus jusqu'alors, en défendant l'inceste et en réglementant la polygamie; — il protège l'enfant en abolissant l'ancienne coutume de le tuer pour ne pas avoir à le nourrir; — il protège l'esclave en commandant de le traiter comme un membre de la famille; — il parle pour la première fois de l'égalité qui doit régner devant la justice entre tous les musulmans, depuis le plus riche et le plus puissant, jusqu'au plus pauvre. — Il proscrit le vol, le meurtre, la violence; — il interdit le vin et le jeu; — il ne peut abolir la loi du Talion qui existait depuis la plus haute antiquité; mais il en tempère les effets en disant : « Celui qui pardonnera au meurtrier obtiendra la miséricorde de Dieu, et lorsqu'on aura pardonné, on ne pourra plus exiger *le talion* » (sourate XXII).

(1) Mahomet professe la plus grande admiration et le plus grand respect pour Moïse, pour les prophètes et surtout pour Jésus « le plus grand des messies » mais il ne veut point le reconnaître pour *le fils de Dieu*.

Ceux qui disent que le fils de Marie est Dieu sont infidèles (Sourate V^e). Dieu n'a point de fils : il ne partage pas l'Empire avec un autre Dieu.

Dis : Dieu est un; il est éternel; il n'a point enfanté et n'a point été enfanté, il n'a point d'égal (Sourate CXII^e) ceux qui soutiennent la Trinité de Dieu sont blasphémateurs; il n'y a qu'un seul Dieu; s'ils ne changent de croyance, un supplice douloureux sera le prix de leur impiété (Sourate V^e).

Mahomet annonce la vie future avec ses peines et ses récompenses éternelles. Mais le Dieu clément et miséricordieux laisse un espoir aux pécheurs, et les châtiments pourront ne pas être éternels.

Le verset 128 de la sourate VI dit : « Vous resterez en enfer éternellement à moins qu'il ne plaise autrement à Dieu » et la sourate XI, verset 109 : « Les réprouvés demeureront en enfer tant que dureront les cieux et la terre, à moins que Dieu ne le veuille autrement (1) ».

En outre dans un grand nombre de sourates, comme dans l'Evangile, comme dans tous les livres des anciennes religions, on retrouve la pensée parfois voilée, parfois très précise, du dogme de la Réincarnation. Cette grande vérité ne pouvait encore être dévoilée dans tout son éclat aux hommes des premiers âges (2).

Le Christ après avoir jeté la semence de ses enseignements divins n'avait pu créer une religion : ce fut, comme nous l'avons vu, l'œuvre des Pères de l'Eglise. — Mahomet reprend toutes les idées de celui qu'il a appelé « l'âme de

(1) On a beaucoup plaisanté sur le Paradis de Mahomet; on en a aussi dit beaucoup de mal. Ces appréciations erronées disparaissent quand on a lu le Coran. Il fallait bien évidemment faire entrevoir à ces peuples, encore si jeunes, des récompenses en rapport avec leur mentalité : aussi dans un grand nombre de sourates, on promet à l'élu des jardins magnifiques, toujours ombragés, arrosés par de grands fleuves, et dans lesquels il trouvera des chevaux superbes et de nombreux troupeaux. C'était l'idéal pour l'homme du désert. Mais on ne trouvera dans le Coran aucun passage pouvant justifier les reproches d'immoralité adressés par ses détracteurs au livre du Prophète.

« Cent fois, dit Barthélemy Saint-Hilaire, Mahomet parle de la vie éternelle et du Paradis, sans qu'il y soit question de vierges aux yeux noirs qui attendent les fidèles; et quand il mentionne les Houris, c'est avec une réserve et une sorte de pudeur qu'on ne soupçonnerait pas, si l'on s'en tenait aux plaisanteries licencieuses de ses ennemis ». Bien plus la femme se trouve relevée : elle participe avec son époux aux joies du Paradis.

« On dira aux croyants qui ont professé l'Islam : Entrez dans le jardin des délices vous et vos épouses : ouvrez vos cœurs à la joie. Le cœur trouvera dans ce séjour tout ce qu'il peut désirer; l'œil tout ce qui peut le charmer et ses plaisirs seront éternels » (Sourate XLIII).

Dans le Coran comme dans l'Eglise catholique, c'est par le feu que les réprouvés expieront leurs crimes. Mais ces châtiments, comme nous l'avons vu, pourront ne pas être éternels.

(2) Le verset 26 de la sourate est ainsi conçu : « Comment pourriez-vous être ingrats envers Dieu, vous qui étiez morts et à qui il a rendu la vie, envers Dieu qui vous fera mourir, qui plus tard vous fera revivre de nouveau, et auprès duquel vous retournerez un jour. » Les lecteurs qui voudront se rendre compte des rapprochements qui existent entre la religion de Mahomet et le spiritualisme moderne liront avec intérêt une brochure intitulée : *L'Islamisme et son enseignement ésotérique* par un M. S. T.

Dieu » : mais plus heureux que lui, il peut établir une théodicée et un culte qui furent scrupuleusement respectés par ses successeurs.

Dieu est Un, Eternel, Immuable, Indivisible.

Il a tout créé ; tout revient à lui. — Aucun dogme, aucun mystère ne doivent voiler sa face. — Il ne demande ni autels, ni sacrifices, et la prière du musulman n'a besoin d'aucun intermédiaire pour arriver jusqu'à lui. — L'homme parle directement à Dieu. — Des temples élevés à sa gloire sont destinés à réunir les fidèles pour prier ensemble, car la prière en commun est la meilleure « elle vaut cent fois la prière individuelle ».

Enfin toutes les actions du Musulman auront une sanction et trouveront dans une autre vie leur punition ou leur récompense.

— Mahomet ne pouvait rien ajouter aux enseignements du divin maître : mais il eut la gloire de les faire connaître à de nouveaux peuples, et de réunir ses fidèles dans une croyance simple compréhensible pour tous, et dans un culte sans prêtres, dégagé de toute cérémonie inutile et de toute pensée superstitieuse.

La religion de l'Islam constitua un progrès immense dans l'évolution de l'idée religieuse. L'Esprit humain fut libéré des entraves qui le retenaient captif autour des sanctuaires entre les mains des prêtres des divers cultes. Il s'éleva par la croyance à une vie future, — sanction des actions terrestres, — et à un Dieu unique qu'il pouvait adorer, et vers lequel il pouvait aspirer sans être obligé de s'adresser à un médiateur.

Enfin en proscrivant dans les temples toute image et toute représentation du Dieu infini, Mahomet débarrassait la pensée humaine de cet anthropomorphisme grossier nécessaire dans les premiers âges, et il forçait ainsi la créature à se replier sur elle-même, à chercher Dieu son créateur dans les profondeurs de son âme, et à s'élever ensuite vers lui par une adoration tout intérieure, pleine de respect, de reconnaissance et d'amour.

On fait en général peu d'attention aux progrès accomplis, au point de vue moral, grâce à la religion de l'Islam : ces progrès se sont réalisés en dehors de nous et chez des peuples que nous qualifions facilement de barbares parce qu'ils n'ont ni nos idées ni nos croyances, et qu'ils sont en retard au point de vue scientifique et intellectuel. Mais il faut cependant reconnaître que ce mouvement religieux a contribué puissamment et contribue tous les jours à élever la mentalité de certains peuples ; et aujourd'hui l'Islamisme — débarrassé bien entendu de toutes les prescriptions particulières à des peuplades en enfance, et de toutes les interprétations erronées des paroles du prophète, — l'Islamisme nous apparaît comme la conception la plus grandiose, la plus naturelle et la plus logique des rapports qui doivent exister entre l'homme et son créateur.

Les enseignements du Christ, bien qu'étouffés sous un amoncellement de dogmes et de mystères avaient été acceptés avec joie par les chrétiens des premiers siècles. Les âmes blessées, voyant l'impossibilité du bonheur sur cette terre, s'étaient jetées éperdument vers les idées mystiques : elles haïssaient la vie qui leur était si cruelle et recherchaient la solitude où elles espéraient communier avec le Divin. De là tous ces ordres religieux contemplatifs qui surgirent de toutes parts pendant le moyen âge.

Mais ce renoncement à la vie sociale, cet abandon de tous les véritables devoirs de l'homme, ne pouvaient être acceptés par tous les esprits : d'autre part, le progrès intellectuel continuait lentement sa marche : le clergé s'était corrompu et n'avait plus l'autorité nécessaire pour imposer ses croyances : les générations qui se succédaient apportaient avec elles de nouvelles aspirations fruits du travail latent des générations passées. Elles sentaient confusément qu'elles n'étaient pas appelées à vivre toujours dans la nuit, bercées par une foi qui ne leur suffisait plus, et elles commençaient à comprendre que le but de l'humanité est de marcher en avant et de progresser par le travail commun, pour le bonheur de tous.

Ces idées vont germer jusqu'à la Renaissance, époque merveilleuse qui vit se produire dans toutes les branches des connaissances humaines ce formidable épanouissement qui devait donner naissance aux sociétés modernes.

La religion ne pouvait pas rester en dehors de ce mouvement, et de hardis novateurs proclamèrent la Réforme.

(A suivre).

SENEX

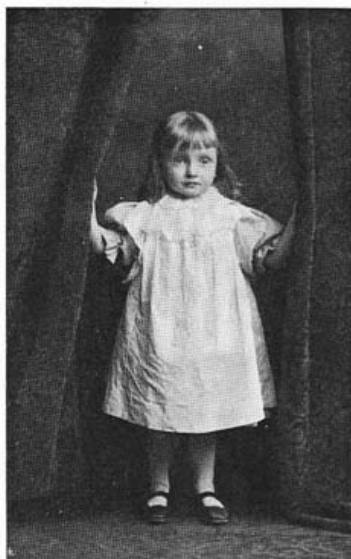
Des faits! ⁽¹⁾

Je voudrais aujourd'hui présenter aux lecteurs de la *Revue spirite* un cas extraordinaire de médiumnité qui s'est montré chez une fillette de 3 ans 1/2. Je l'emprunte au journal italien « Luce et Ombra » où il est exposé sous la signature de C. Caccia.

Les premiers phénomènes que rapporte l'auteur de ces lignes ne sont pas probants. Les incrédules pourront toujours prétendre qu'il s'agit d'une maladie bizarre, d'une sorte de rêve éveillé; ils pourront dire que l'enfant est hallucinée bien que parfaitement sensée en apparence; si donc il n'y avait eu que ces faits je n'aurais pas relevé l'article.

Mais il y a cette étrange manière d'étudier la musique! — Avons-nous affaire à une intuition géniale? Il ne semble pas. — Mozart jouait du piano à 5 ans, mais il jouait des morceaux mélodiques de sa composition, il

⁽¹⁾ Nous devons le cliché de Lilian à la gracieuseté du Directeur de la Revue « *Luce et Ombra* » de Milan.



LILIAM MARJORIE-LONDRA

Medium à Trois ans et demi

n'étudiait pas de son propre mouvement des exercices rebutants et sans savoir une note de musique ; il y a de plus cette marche progressive de l'étude qui dénote bien un enseignement.

Le père est un avocat distingué. Espérons qu'il comprendra l'intérêt capital qu'il y a à ce qu'une étude soigneuse, systématique, soit faite de son enfant, pour le plus grand bénéfice des idées spiritualistes.

Je passe de suite à la traduction de l'article :

« Voici une fillette pour qui ce fut une chance de naître dans une famille où l'on connaît la médiumnité et ses phénomènes. Partout ailleurs quels n'auraient pas été l'effroi et le chagrin des parents, en voyant leur enfant se comporter de façon si étrange et raconter des choses de l'autre monde.

Si ces parents avaient été religieux, ils auraient eu probablement recours à l'Eglise et à l'exorcisme pour chasser le diable du corps de leur enfant, ou à un couvent pour y cacher leur malheur aux yeux du monde et y ensevelir leur douleur. S'ils avaient été matérialistes, ils auraient frappé à la porte de quelque médecin aliéniste célèbre, essayant de régimes thérapeutiques qui auraient peut-être bien conduit l'enfant à la folie pour de bon.

Mais, ainsi que je l'ai dit, la fillette a eu le bonheur d'avoir pour parents des gens qui savaient ce que c'est que la médiumnité et le spiritisme ; elle grandit tranquille et heureuse, faisant la joie de la famille entière, qui avec le plus grand intérêt suit ses développements psycho-physiques.

Le père est un avocat distingué de Birmingham, que j'ai connu personnellement à Londres et c'est de lui-même que je tiens les détails des phénomènes du plus grand intérêt que je vais exposer.

Le premier fait eut lieu, alors que l'enfant n'avait que 3 ans 1/2. La mère était en ville, dans un magasin de confiserie, accompagnée de sa fillette ; toutes deux prenaient le thé et se trouvaient seules à ce moment, sauf les personnes de service du magasin. Tout à coup la petite Lilian s'écria : « Maman, regarde donc la jolie fillette qui est à côté de moi ; elle me demande un morceau de mon gâteau » et elle décrivit minutieusement les traits et le vêtement de l'enfant invisible. De retour à la maison, l'inconnue de l'autre monde se présenta de nouveau à Lilian et lui dit qu'elle s'appelait Daisy.

A partir de ce jour Daisy devint l'amie et la compagne assidue de Lilian, qui a aujourd'hui 5 ans 1/2. Au jeu, aux fêtes, partout les deux fillettes sont ensemble ; à la promenade Lilian prend Daisy entre ses bras pour lui faire traverser les rues, si celles-ci sont sales ou mouillées ; elle l'aide à monter en tramway ; lui fait part de toutes ses impressions. Elles dorment ensemble et Lilian parle à sa compagne de l'air le plus naturel du monde ; celle-là ne recherche jamais la société des autres fillettes *vivantes*, parfaitement satisfaite de la société de Daisy, qui n'est *visible que pour elle seule*.

Un jour que sa mère la grondait, parce qu'elle traversait la rue trop lentement, Lillian vexée répondit : « Mais ne vois-tu pas que je porte Daisy et que je ne puis courir ? La rue est si sale. »

Peu après l'arrivée de Daisy vint une autre compagne invisible, Ethel. Lillian en donna aussi la description ; la nouvelle venue aurait dans les 15 ans, visiterait notre héroïne tous les jours et lui servirait de maîtresse d'école ainsi qu'à Daisy.

Et cependant Lillian n'est certainement pas folle ; tout ce qu'elle fait et dit est aussi sensé que ce que font et disent les autres enfants de son âge.

Un autre fait plus merveilleux encore, si possible, vint bientôt surprendre la famille entière, ainsi que toutes les relations de celle-ci. Lillian commença toute seule l'étude du piano ; tout le monde suit ses progrès avec la curiosité qu'on devine et on a remarqué avec surprise que l'enfant a commencé par des exercices choisis spécialement et convenant à la petitesse de sa main ; petit à petit elle en aborde d'autres présentant plus de difficultés.

Ces exercices sont purement techniques et calculés pour le développement des doigts. Il faut noter que Lillian ne sait ni lire ni écrire et ne connaît pas les notes. Si on lui demande quels sont ses professeurs de piano, elle répond qu'elles en a deux, un monsieur et une dame ; l'un se tient à sa droite et l'autre à sa gauche.

L'enfant a fait beaucoup de progrès et aujourd'hui qu'elle a 5 ans 1/2 elle joue une douzaine de morceaux divers ; elle va toujours progressant sans que ses parents, ni aucune autre personne ne s'occupe d'elle.

Lillian reçoit des communications de ses amis invisibles, et les raconte de l'air le plus naturel du monde. Une vieille tante du père étant tombée malade, Lillian dit « Ethel m'a annoncé que la tante allait mourir ». Quelques jours plus tard elle ajouta : « Ethel et moi nous creuserons un grand trou dans le jardin parce que la tante va mourir aujourd'hui même, et elle ira dans le grand trou. » Plus tard elle dit : « Papa la tante est morte et elle en est très contente ».

Ces communications eurent lieu le 4 et le 9 avril 1903 ; la mort de la tante survint le 9 avril à 3 h. 20 et Lillian annonça cette mort environ une heure avant qu'un télégramme n'en vint informer la famille.

Tels sont les points saillants d'un anxieux phénomène de clairaudience et de clairvoyance ; les parents espèrent que les facultés médianimiques de l'enfant ne disparaîtront pas avec l'âge.

Il y aurait trop à dire sur des faits de ce genre, qui deviennent de plus en plus nombreux et qui finiront bien par ébranler les matérialistes les plus endurcis ! »



Voici un second fait d'un grand intérêt que le Saint Paul du spiritisme — Alexandre Aksakof — avait publié dans les *Psychische Studien* en mai 1897 et fait paraître ensuite en une brochure. Cette relation n'ayant jamais été reproduite, dans aucune de nos Revues françaises, du moins d'après ce que j'en sais, il me semble intéressant de la faire connaître. Il est en effet assez rare de trouver dans le domaine du spiritisme des faits aussi scrupuleusement contrôlés et ayant été soumis à une investigation aussi rigoureuse que celle qu'a faite en cette occasion le savant russe, dont nous déplorons la perte récente.

Ce sont à mon avis des faits de ce genre qu'il faut accumuler, pour étayer de preuves inébranlables notre foi en l'immortalité et dans la possibilité de communiquer avec ceux des nôtres qui nous ont quittés pour l'au-delà. Nous devons nous astreindre à laisser de côté toute communication ou tout phénomène qui ne peut s'accommoder de la critique la plus exigeante.

Voici donc la traduction de la lettre de Mme de Bille-Dahl, qui a paru dans une feuille danoise en février 1896, et à la suite de laquelle Aksakof fit une enquête approfondie.

« La mort est rarement assez miséricordieuse pour enlever d'un seul coup deux âmes, qui se sont tendrement aimées sur la terre ; et pour celle qui reste ici-bas la vie a perdu toute valeur.

Pendant vingt et un ans je fus une de ces malheureuses ?

Mon ancienne foi évangélique, conservée depuis mon enfance, aurait dû me consoler et me donner la force de vivre ; j'essayai de trouver en elle un allègement à mon désespoir, mais ce fut en vain que prêtres et amis tentèrent de rendre à mon âme un peu de sérénité.

J'avais entendu parler de spiritisme à Christiania pendant mon enfance. Plus tard, expérimentant avec mon mari, j'obtins quelques phénomènes qui fortifièrent ma croyance en un quelque chose que nous ne pouvons encore comprendre, et qui touche au domaine de la mort.

La pensée qu'il pouvait y avoir un pont conduisant le croyant vers ceux qui l'ont précédé de l'autre côté du tombeau me poursuivait sans cesse. Pendant plusieurs années je ne fis aucun progrès dans mes recherches. Ce n'est qu'après quinze ans que j'appris par un médium, que mon mari pourrait tenir la parole donnée à son lit de mort — de communiquer avec moi s'il y avait survie.

C'était à Berlin, où je fis la connaissance de Mme Töpfer. Je n'oublierai jamais ma première séance avec cette dame qui est un excellent médium à trance. Mon mari s'incarna en elle et ses premiers mots furent « Enfin ! Enfin ! » puis il me causa si affectueusement que j'en fus plus heureuse que je ne saurais le dire

Une année plus tard j'eus une séance avec Mme Demmler à Brunswick. Mon mari m'adressa encore la parole et me donna une rose. Depuis cette époque j'assistai souvent à des séances à Dusseldorf, à Rome, à Cologne, mais mon plus grand désir demeura de voir de mes yeux une matérialisation. Ce vœu ne tarda pas être exaucé, je fus invitée à Gothenbourg.

Ce qui se passa, chez M. Filder, à une séance avec le médium Mme d'Espérance, fut pour moi si probant que je considère comme mon devoir de le publier. C'était le 25 novembre 1895 au soir, nous étions quinze personnes réunies chez M. Fidler, dans sa salle à manger très bien éclairée; entre les deux fenêtres avait été ménagé un petit cabinet tendu de draperies sombres. Nous visitâmes tous ce cabinet, qui fut trouvé entièrement vide. Une dame de Stockholm remit alors au médium un écran brodé ainsi qu'une petite table et ces deux objets furent placés dans le cabinet.

Mme d'Espérance s'assit en dehors de ce cabinet et se mit à causer avec les personnes qui formaient le cercle; elle était habillée de blanc et se détachait nettement sur le fond sombre du cabinet. La lumière fut baissée, une des assistantes récita des vers, puis M. Fidler joua une mélodie sur son harmonica. J'étais assise à quelques pas du médium, ce qui me permettait de m'assurer sans cesse de sa présence.

Un bruit étrange se fit entendre dans le cabinet, nous vîmes apparaître la petite table et l'écran, puis à côté du médium s'éleva quelque chose qui ressemblait à une draperie blanchâtre et lumineuse. Cette masse vaporeuse prit d'abord une forme cylindrique, puis en s'élargissant et en s'allongeant se transforma en une forme humaine, couverte d'un voile entièrement blanc.

Ce fantôme vint près de l'endroit où j'étais assise, mais il se retira brusquement. Peu après cette retraite inattendue le médium demanda : « Y a-t-il ici quelqu'un qui s'appelle Tony ? » Je m'annonçai et M. Fidler me prenant par le bras me conduisit devant le cabinet. L'esprit se rapprocha encore plus du cabinet et je le suivis. Je sentis alors mes deux joues saisies entre des mains parfaitement formées, caresse qui était toute particulière à mon mari de son vivant et qu'il me faisait souvent; je constatai que ces mains étaient longues et douces, en tout point pareilles aux siennes. Je me sentis indiciblement heureuse et toute crainte s'évanouit en moi. Je jetai alors mes bras autour de son cou et eus la sensation d'être enveloppée d'un voile délicat, d'où s'échappait une odeur toute spéciale rappelant à la fois la violette et la moisissure, mais subitement cette apparition fondit dans mes bras; la force du médium était probablement épuisée; je tendis les bras en avant, j'entrai dans le cabinet, je cherchai l'apparition, mais en vain, le cabinet était entièrement vide.

Mon vœu le plus ardent était réalisé, j'avais pour ainsi dire touché de

la main l'existence des Esprits. J'étais presque paralysée par la joie et pleine de confiance, je retournai à ma place dans l'attente de ce qui pourrait encore se passer.

Diverses autres matérialisations eurent lieu et furent reconnues par quelques assistants, un jeune enfant vint et joua de la cithare. Après la séance Mme d'Espérance me déclara qu'elle avait entendu distinctement l'Esprit prononcer le nom de Tony, un petit nom d'amitié qu'aucun des assistants ne pouvait connaître, et qu'il l'avait répété avec une certaine angoisse comme s'il craignait que je ne l'entendis point. La Baronne Peyron, qui occupait la chaise la plus proche du médium, me certifia avoir vu l'Esprit se tenir debout entre elles deux et son profil se détacher sur une fenêtre derrière laquelle brûlait un bec de gaz : elle me décrit mon mari trait pour trait. Mlle Fidler, assise auprès de la baronne sur une petite chaise, avait touché le voile qui enveloppait l'apparition de mon mari, elle déclara que ce voile était en soie avec des fleurs brodées.

Si ces lignes peuvent apporter une consolation à ceux qui sont dans le deuil, en leur prouvant qu'il n'est pas impossible à nos morts de revenir pour quelques instants sur la terre, j'en ressentirai une joie très vive. »

Aksakof s'imposait comme un devoir de vérifier scrupuleusement tous les phénomènes médianimiques, qui lui paraissaient propres à consolider sa conviction ; il posa à Mme Bille-Dahl une série de questions et de contre-questions au sujet de cette séance. Celle-ci y répondit point par point. Il pria les assistants les plus en vue, le chancelier de Krogh de Copenhague, la baronne Anna Peyron, M. Ericsson et d'autres de lui transmettre une relation écrite de la dite séance ; il agit de même avec la médium et c'est l'ensemble de ces documents, qu'il publia dans une brochure très intéressante.

D'après les rapports de la baronne Peyron, de Mme et Mlle Fidler, qui étaient assises de chaque côté du médium, l'Esprit se serait montré le visage découvert pendant les premiers instants ; les descriptions qu'elles ont faites chacune de leur côté sont remarquables de précision ; les détails qu'elles donnent rappellent entièrement les traits de M. Bille-Dahl. Ces mêmes témoins ont entendu l'Esprit articuler péniblement le petit nom de Tony à plusieurs reprises ; ce fait de parler qui a été si rarement constaté dans les annales du spiritisme avait évidemment épuisé une quantité notable de la force du médium. Cela explique qu'au moment où Mme de Bille-Dahl s'est approchée, la figure n'étant plus entièrement matérialisée, l'Esprit ait préféré se recouvrir d'un voile.

Dans une de ses réponses au questionnaire d'Aksakof, Mme de Bille-Dahl explique que, voulant toucher de ses mains le visage de son mari, elle ne trouva « qu'un visage sans barbe et imparfaitement formé » et qu'elle les

laissa tomber autour du cou ; elle insiste par contre sur la matérialisation, parfaite des mains, aux doigts effilés, qu'elle reconnut aussitôt pour celles de son mari.

Ce fait de matérialisation du torse avec une tête à moitié dématérialisée me semble digne de la plus grande attention, car à ma connaissance il n'y a que Katie King qui nous ait offert semblable phénomène.

Examinons aussi avec attention cette dématérialisation subite, cette évaporation instantanée du fantôme. M. Fidler, dans sa relation à Aksakof, rapporte bien, en effet, qu'à ce moment précis de la séance, Mme de Bille-Dahl est entrée dans le cabinet et qu'elle n'a rien retrouvé de l'apparition, qui, une demi-minute auparavant, la tenait dans ses bras. Nous connaissons bien quelques cas, quoique rares, de dématérialisations de mains dans les mains mêmes d'un assistant, cités d'après Crookes dans les « Psych. Studien » d'avril 1894 et par Montorgueil dans la *Chronique Médicale* du 15 mars 1897, mais aucun corps entier : Katie King se désagrégait toujours derrière le rideau et non pas à la vue de tous les assistants dans une lumière suffisante.

Il est à souhaiter que les groupes d'étude, qui ont le bonheur d'avoir un médium à matérialisation, s'inspirent de ce mode de faire d'Aksakof, afin d'avoir des rapports circonstanciés et précis de leurs séances ; ces relations-là seules ont une valeur et aident à l'avancement de notre cause, toutes les autres, et elles sont innombrables, ralentissent le progrès du spiritisme.

EM. MAGNIN.

LA THÉORIE DU D^r HUDSON

LA LOI DE LA SUGGESTION. LE SUBJECTIF ET L'OBJECTIF

Quand on est plus soucieux de défendre une théorie que de découvrir la vérité, il n'y a point d'absurdités qu'on ne dise, point de subterfuges auxquels on n'ait recours. Craignant de perdre son autorité et son prestige, la science, quoiqu'entourée de lumière, passe à côté de la vérité qui se manifeste de toutes parts et dédaigne de la reconnaître ; elle invente des systèmes plus ou moins ingénieux ; elle entasse Péliion sur Ossa et ne peut pas comprendre qu'en voulant rompre le lien intime qui existe entre le subjectif et l'objectif, elle détruit le principe de la solidarité qui fait de l'univers un grand pont.

— Les disciples de Mesmer, tout en s'occupant de l'agent de la vie, n'osent pas remonter des effets aux causes, de la force vitale à l'âme, et n'ont pas le courage logique de franchir le seuil du monde des esprits.

— Pour eux toute communication avec ce monde cesse à la mort ; tous les

phénomènes psychiques qui se manifestent ne sont que des effets physiques qu'on explique par la télépathie, la clairvoyance ou la suggestion. — L'entité subjective est le *Vrai Ego*; elle est douée de pouvoirs qui, sous l'influence de la suggestion, sont la source unique de tous les phénomènes spirites connus.

Telle est l'idée fondamentale qui a servi à l'auteur de « la loi de la suggestion », le Dr Hudson, pour combattre la doctrine spiritualiste. Écrit avec un talent incontestable, cet ouvrage a soulevé dans les deux camps, les « pro » et les « anti » spiritualistes, une polémique des plus vives; mais, comme tous les écrivains qui sont plus préoccupés de faire valoir leurs propres opinions et qui ont négligé d'étudier la question sous son point de vue réel, en ne considérant que le côté matérialiste, la théorie du Dr Hudson pêche par la base et manque de consistance.

Il veut bien admettre que les médiums sont, en règle générale, honnêtes et que les phénomènes qui se produisent par leur intermédiaire sont réels; mais il rejette absolument l'intervention d'un agent invisible et attribue aux suggestions émanant des personnes présentes et à l'auto-suggestion, tous les faits psychiques quelconques. Il prétend que la faculté de mouvoir des corps lourds, de produire des sons, de lire la pensée des personnes présentes ou absentes est latente dans l'esprit subjectif. L'esprit, dit-il, est toujours susceptible de suggestion, soit que la chose suggérée soit vraie ou fausse. — Une telle présomption n'a point d'égale. — Il est évident que le Dr Hudson est incapable de démontrer et d'expliquer que les phénomènes produits ne sont pas l'œuvre des Esprits, quand les conditions qu'il suppose exister, n'existent pas. — Dans les temps anciens, comme de nos jours, l'histoire est pleine de faits psychiques où l'incompétence de la suggestion saute aux yeux.

Pour n'en citer qu'un, qui est connu de tous, j'ouvre « le livre de Matthieu, au chapitre XVII^e, où se trouve décrite l'histoire de la transfiguration du Christ sur la montagne. — « Pierre, Jacques et Jean étaient avec le Maître. Des influences célestes vinrent animer les trois disciples et le Christ se transfigura en leur présence. Puis, aussitôt, on vit apparaître Moïse et Elie, qui parlaient avec Jésus. »

Voici donc deux hommes morts depuis des centaines d'années, en possession de leurs facultés objectives et qui viennent converser avec Jésus.

Je défie le Dr Hudson de nous prouver, avec toute sa science, que les révélations contenues dans la Bible sont autres que des révélations de vérité faites par l'esprit des hommes. Dans maints passages, on lit que « l'ange du Seigneur s'est révélé » ou que « Dieu parla par la voix de ses anges ». témoignant ainsi que des êtres spirituels nommés « anges », se manifestèrent aux hommes pour leur faire connaître sa volonté.

Je pourrais multiplier les exemples du même genre et prouver l'histoire en main, que les traditions sacrées de tous les peuples tirent leur origine d'une révélation plus ou moins directe, ou d'une communication spirituelle

quelconque, que le spiritualisme, comme on l'a dit, « n'est pas seulement la véritable base subjective du sentiment religieux inhérent à la nature de l'âme, mais encore la base objective, l'unique source de toutes les religions historiques. »

Depuis plus d'un demi-siècle, le spiritualisme moderne confondant l'imposture et l'incrédulité, surmontant tous les obstacles, est venu affirmer, par des milliers de faits et chez tous les peuples du monde, la vérité de sa doctrine ; il a démontré que les manifestations permanentes du monde invisible ne sont qu'une condition nécessaire de l'organisation de l'univers, le corollaire naturel de l'idée de Dieu, l'expression de la puissance de l'Esprit sur la matière.

L'inconsistance des arguments de « la loi de la suggestion » se montre à quiconque, sans parti pris, a su approfondir le sujet et l'a examiné sous toutes ses faces. L'auteur dit que cette entité subjective, qui est « le vrai Ego », possède un pouvoir qui participe de la nature et des attributs de l'Esprit divin, et qui démontre sa parenté avec l'omniscience. Ce semi-omniscient esprit, prétend-il, devient, par suggestion, la source réelle de tous les phénomènes spirites. Il accomplit des merveilles ; il est capable de lire comme dans un livre dans l'esprit des habitants des antipodes ; il peut produire des sons, faire flotter dans l'air, comme des plumes, les objets les plus lourds.

L'exemple extrait de son ouvrage, page 246, est un des plus remarquables. Le fait se passe en Amérique. Certain jour, dans un des nombreux trains se dirigeant vers la Floride, un nègre était endormi dans un coin d'une des voitures, lorsqu'il fut subitement réveillé par des cris répétés trois fois : Arrêtez ! arrêtez ! arrêtez !

Prompt comme l'éclair, l'égo s'échappa de son enveloppe obscure et se rendit à l'endroit où le danger était signalé. Il constata que d'immenses masses de rochers se projetaient en saillie sur la voie ferrée, et à l'aide d'un calcul de hautes mathématiques inconnu de l'esprit objectif des mortels, il découvrit que, dans l'espace d'une heure vingt-sept minutes et quatre secondes, la force d'attraction des particules du rocher serait détruite au moment même du passage du train, qui serait anéanti sous ses débris.

Ici, nous faisons une pause et nous demandons qui a hypnotisé ce nègre et fait extérioriser son ego pour qu'il puisse accomplir un trait aussi remarquable ?

Suivant la théorie du docteur, le subjectif ne sait rien et ne fait rien que sous l'influence suggestive d'un esprit objectif ; cela peut être le sien ou celui d'un autre. Mais qui donc au monde savait que cette masse de rocs, en saillie sur la voie, serait détruite exactement une heure et demie après que l'alarme fut donnée au nègre et tomberait sur un train de passage ?

Le docteur garde le silence sur cette question, et se sentant acculé dans une impasse d'où il ne peut sortir qu'en avouant sa défaite et son incapacité de donner une réponse satisfaisante, il appelle à son secours la clair-

voyance et fait croire à l'extériorisation temporaire de l'Ego du nègre, persuadé qu'il est que nul ne s'apercevra de l'inconsistance de son explication ; car les facultés latentes de la clairvoyance et de la clairaudience de l'âme peuvent être réveillées, et l'Ego délivré de ses liens physiques, rien que par hypnotisation. Mais, qui ou quoi a hypnotisé le nègre ?

Dans cette analyse succincte et rapide que je viens de faire, je n'ai eu pour but que de mettre en évidence l'inanité des théories qui, méconnaissant les forces spirituelles qui agitent le monde visible, veulent en exclure la puissance divine, cette pure intelligence qui met tout en mouvement, qui est l'auteur et le lien de tout ce qui existe et dont la Providence a établi des rapports réciproques entre tous les êtres de l'Univers.

Le monde matériel n'est que l'image, le reflet ou l'ombre du monde invisible des causes, et nulle doctrine autre que le spiritualisme ne peut expliquer les phénomènes variés de la psychologie.

Le spiritualisme, c'est cette lumière divine, cette étincelle de l'esprit de Dieu qui éclaire tout homme venant au monde, et comme l'a dit Lamennais, c'est cette grande religion, immuablement une, aussi ancienne que le genre humain, aussi invariable dans ses bases essentielles que Dieu même, qui réalisera parmi les hommes une plus vaste unité que le passé ne pouvait concevoir.

Professeur C. MOUTONNIER.

NOUVEAUX ENTRETIENS SPIRITES

PAR LES AUTEURS DES *Origines et des fins*.

Septième Entretien.

Amis, lorsque les fluides inférieurs ont atteint leur plus haut degré d'épuration, ils servent d'enveloppe fluidique aux Dualités reconstituées, travaillant sur les mondes lumineux à la pénétration de leurs parcelles afin de se transformer en Unités et pouvoir entrer dans le deuxième degré de l'Infini.

En traversant le premier degré les Unités se dépouillent de leur enveloppe qui sert à former de nouvelles Dualités composées de parcelles de *volonté* et de parcelles d'*Idéal*.

Désireuses de pénétrer à leur tour au centre du foyer de lumière et d'amour qu'elles ont entrevu, les Dualités se décident à entreprendre la longue et douloureuse traversée de l'Espace. Elles partent conscientes et résolues, mais la divergence de leurs vues ne tarde pas à produire le choc terrible qui les éparpille en innombrables parcelles s'enfonçant, apeurées, dans les sombres profondeurs de l'immensité.

Attirés par leur lumière et leur chaleur les mornes atomes accourent s'unir à elles et leur ensemble constitue le double élément spirituel et matériel, dont se forment les mondes nouveaux. Sur ces mondes, tout en travaillant à leur progrès personnel et à la reconstitution de leurs Dualités, les parcelles s'emploient à la tâche ingrate et pénible d'épurer la matière, de la transformer, de la fluidifier afin de préparer des âmes pour les âges à venir. Ces aperçus vous font comprendre le grand principe de la loi solidaire qui régit tous les Êtres : Le service que d'autres nous ont rendu en nous faisant émerger des bas-fonds de la matière nous devons le rendre à notre tour et nous sommes tenus de travailler pour les humanités futures comme les humanités, nos devancières, ont travaillé pour nous.

Huitième Entretien.

Amis, dans leur fuite éperdue à travers l'immensité, les Dualités éparpillées rencontrent les fluides lourds dont l'Espace est rempli. Ces fluides s'attachent aux parcelles et leur forment une enveloppe qui atténue l'intensité de leur flamme, ce qui permet aux atomes de s'unir à elles sans danger.

Ayant été produits par des humanités imparfaites, ces fluides sont imparfaits. Ils renferment en eux les germes du mal et les tendances mauvaises des passions qui les ont engendrés.

Entraînés sur les mondes nouveaux ils se développent au contact des parcelles dont les forces divisées ne peuvent réagir contre leurs forces brutales et aveugles.

Ce sont ces puissantes énergies dont le déchaînement ne connaît ni frein, ni loi qui sont cause des bouleversements et des cataclysmes des premiers âges et à qui sont dus les instincts féroces et carnassiers des races animales primitives.

Ceci vous explique l'existence du mal et de la souffrance sur la terre bien avant l'apparition de l'homme et le désir qui pousse les parcelles à reconstituer leurs groupements afin de rendre les forces du bien capables de neutraliser et détruire peu à peu les terribles forces du mal.

A ces causes premières qui, plus réelles que la boîte de Pandore, ont, à l'origine des temps, déchaîné sur la terre les plus tristes fléaux, il faut en ajouter d'autres. D'abord, la lourdeur de la planète qui la tient trop fortement inclinée sur son axe, occasionnant, par ce fait, les pénibles souffrances des hivers rigoureux et des étés brûlants. Ensuite, l'ignorance qui vous fait de la mort un épouvantail, qui vous cache les consolantes espérances de l'avenir et sème, parmi vous, la discorde et la haine, fruits malheureux d'un fanatisme étroit et borné. Enfin les vices et les passions humaines qui alimentent les sources du mal, dont l'égoïste satisfaction s'obtient au détriment d'autrui et par qui sont engendrées la plupart des maladies mentales et physiques.

Telles sont, en résumé, les causes multiples des maux qui pèsent d'un poids si lourd sur l'enfance des mondes et la jeunesse des humanités.

Neuvième Entretien.

Amis, ceux d'entre vous qui suivent avec attention nos entretiens se demandent pour quelle raison nos enseignements ne sont pas donnés d'une façon plus claire et surtout plus précise ? Ils ne se rendent pas compte de la difficulté que nous éprouvons à transmettre notre pensée au cerveau d'un médium, ni de l'effort que celui-ci est obligé de faire pour traduire notre inspiration sous une forme accessible à tous.

Les vibrations subtiles qui la portent au mental de l'Incarné ne rencontrent pas toujours chez lui des vibrations assez analogues pour que la transmission de la pensée puisse se faire sans obstacle.

De plus, les fluides lourds, produits de son mental et qui l'entourent, altèrent et dénaturent souvent la pureté du rayon fluidique que nous lui transmettons.

Lorsque le progrès de votre spiritualité vous aura mis à même de savoir diriger le travail de votre mental, l'élévation habituelle de vos pensées vous permettra de recevoir, des plans supérieurs, une lumière plus pure, une vision plus claire de la vérité.

Mais, dès maintenant, les quelques notions qu'il nous est possible de vous donner sont suffisantes pour guider vos recherches et diriger vos études.

A nous aussi l'effort est nécessaire pour recueillir et coordonner les aperçus lumineux que nous font parvenir les Intelligences élevées qui, pénétrant plus avant que nous dans les immensités, essaient de nous en faire entrevoir les sublimes mystères et les incomparables merveilles.

Dans notre petit Univers, où la lourde matière impose encore ses funestes lois, rien ne s'acquiert sans peine. La sentence biblique « *tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* » s'applique aussi bien à la nourriture spirituelle qu'à la nourriture corporelle et le pain de Vérité dont nos âmes sont avides ne s'obtient pour tous, incarnés ou désincarnés, que par le travail et l'effort.

Dixième Entretien.

Amis, nous vous avons dit que le travail des parcelles, au début d'un monde, se trouve entravé par les forces inférieures qui opposent à leurs efforts une aveugle résistance.

Au cours des âges, par le fait de leurs groupements plus complets, les parcelles essaient de faire contre-poids à cette résistance et dès lors commence la terrible lutte entre le bien et le mal ; lutte qui ne prendra fin que par le triomphe de la volonté forte et pondérée sur les instincts bas et mauvais.

Au sein de ce combat perpétuel les forces spirituelles grandissent, la

conscience se développe, les sens et les organes se perfectionnant donnent à la vie une intensité de plus en plus sensible. L'heure vient enfin où les sens internes, sortant de leur apathie, rendent les Êtres capables de répondre aux vibrations du fluide éthéré.

Le foyer d'intelligence et d'amour qui gît au centre des âmes, n'étant plus obscurci ni étouffé par les fluides lourds et opaques, se dilate au contact des forces externes correspondantes et projette autour de lui le pur rayonnement de sa lumière qui éclaire et pénètre toute chose.

Alors la nature livre ses secrets, la matière vaincue reconnaît dans l'Esprit rayonnant son maître souverain et, de progrès en progrès, de degré en degré, l'humanité s'avance pas à pas vers une vie toujours plus haute, plus libre, plus consciente.

Onzième Entretien.

Amis, le premier bien que procurent à l'Incarné les effluves puissants de la vie supérieure est le don d'une paix profonde que rien ne peut troubler ni détruire. Les vaines agitations de la vie matérielle n'ont pas de prises sur le mental apaisé et c'est avec un calme parfait que l'âme envisage les événements qui lui apportent, tour à tour, la douleur ou la joie.

Le sentiment égoïste de sa personnalité s'effaçant peu à peu, elle se sent vivre de la vie de tous les Êtres, partageant leurs émotions, ressentant au fond d'elle-même les vibrations qui les agitent et lui donnent le contre-coup de leurs peines et de leurs plaisirs.

Alors grandit en elle le désir de développer les pouvoirs que lui révèle l'intuition intérieure, afin de les aider et de les soulager efficacement.

Dès que les sens internes commencent à fonctionner des obstacles et des dangers surgissent de toutes parts. Ce sont d'abord des visions de l'astral dont les monstruosité, plus apparentes que réelles, causent de l'épouvante et de l'effroi. Ensuite, des sons ou des paroles entendus qui induisent en erreur. Souvent aussi, une intuition fatale qui pousse à des démarches fâcheuses ou inutiles.

Les luttes produites par ces premiers contacts avec l'Invisible ne sont que le balbutiement des âmes qui s'éveillent et se trouvent aux prises avec les forces et les formes des vies inférieures.

Le temps et l'exercice mettent bientôt à même de surmonter ces premières difficultés et, après des efforts soutenus, on parvient à savoir utiliser les facultés merveilleuses que le *savoir* et l'*amour* développent dans les âmes pour leur progrès personnel et pour le bien collectif.

Douzième Entretien.

Amis, outre la paix et le calme de l'âme, les premiers battements de la vie supérieure vous apportent encore d'autres précieux dons.

Vous constatez peu à peu en vous les effets d'une protection aussi étendue qu'efficace. Vos souffrances sont allégées, vos épreuves adoucies. Une influence heureuse réduit la peine ressentie à sa plus simple expression.

La foi incertaine, le doute pénible font place à une certitude absolue, à une confiance inébranlable; certitude et confiance qui, reposant sur les bases solides de la connaissance et du savoir, vous font envisager la mort et l'au-delà sans crainte et sans effroi.

Les facultés de l'entendement voient leur champ d'action s'élargir. L'intelligence perçoit de mieux en mieux les vastes perspectives et les merveilleuses possibilités d'une vie toujours grandissante. La pensée s'élève à des hauteurs inconnues et dans l'imagination se reflète l'image, toujours plus nette, de l'idéale perfection que nous devons tous atteindre.

Le cœur, à son tour, subit d'heureux changements. Échappant aux murs étroits qui l'enserraient, murs formés par un égoïsme séculaire, il apprend à répandre autour de lui les trésors de son amour et à servir de canal aux forces divines pour secourir et consoler les souffrants et les malheureux.

Ces faveurs précieuses ne sont que le prélude des surprises ineffables que vous ménage sa vie supérieure, vie dont le développement progressif fera de vous des Êtres glorieux, vainqueurs de la souffrance et de la mort et devant qui les voiles se déchirent et les voies s'ouvrent sur la terre et dans les immensités.

Conclusion.

Amis, au seuil de la vie supérieure où commencent à arriver les plus avancés parmi vous, des conseils s'imposent et des avertissement sont nécessaires.

Que servirait d'entrevoir les possibilités d'un état de vie meilleur si la connaissance des moyens à employer pour y atteindre vous faisait défaut?

Le fluide éthéré, en pénétrant dans vos âmes, vous apprendra à profiter de ces moyens pour accélérer votre progrès et votre avancement moral.

Ouvrez donc les portes de votre intelligence et de votre cœur à ce fluide divin qui, depuis si longtemps, y frappe vainement. Que ses vibrations puissantes parviennent enfin à éveiller les échos endormis qui doivent y répondre et vous donner l'intuition de vos pouvoirs latents.

Échappant à la domination tyrannique des forces inférieures, vous allez passer sous le joug doux et léger des forces supérieures. Pour hâter l'heure heureuse de la délivrance il faut recourir à la prière et appeler sans cesse à vous ceux qui peuvent vous secourir et vous aider.

Il faut aussi vous habituer à vous oublier vous-mêmes; à reporter sur les autres l'intérêt attentif et soutenu que vous accordiez jusqu'ici à ce qui vous touchait personnellement.

Vous devez apprendre à vous concentrer intérieurement, non pas à la façon des êtres égoïstes qui rapportent tout à leur moi personnel, mais afin

d'étudier le fonctionnement de vos éléments fluidiques pour diriger leur travail et le rendre fructueux.

Dans ce but, il faut exercer sur votre mental un contrôle rigoureux pour en exclure, non seulement les pensées mauvaises et malveillantes, mais même les pensées vaines et futiles.

Il faut analyser vos impressions pour y démêler l'inspiration lumineuse et féconde.

Il faut apprendre à reconnaître la source des inspirations et des pressentiments qui vous dévoileront l'avenir d'une façon toujours plus claire et plus précise.

Enfin, il faut chercher en vous-mêmes les lumières et les forces qui vous sont nécessaires pour aider, soulager et consoler les enfants pauvres, souffrants et malheureux de la grande famille humaine.

Ce travail préparatoire donnera l'essor aux puissances qui résident en vos âmes à l'état latent. Il permettra aux forces divines qui gisent au plus intime de votre être d'entrer en rapport avec les forces extérieures correspondantes et de mettre en activité vos organes et vos sens internes.

Alors, les facultés de l'intellect s'exerçant sur un plan plus élevé que le niveau habituel, trouveront un champ d'activité plus étendu et s'ouvriront à des conceptions nouvelles, toujours plus grandioses.

L'intelligence, devenant un foyer de lumière, servira de phare conducteur aux âmes balottées par les remous de la vie matérielle et les guidera vers le port.

Le cœur, envahi par les émanations divines du fluide éthéré, se transformera peu à peu en un centre rayonnant qui projettera, sur les cœurs blessés et meurtris, les effluves bienfaisants de l'amour qui réchauffent et consolent.

Le commerce avec l'Invisible, entravé à l'heure actuelle par les fluides lourds qui entourent le mental des humains, deviendra plus facile et plus fructueux.

Incarnés et Désincarnés, unis dans le noble labeur des recherches communes, s'avanceront la main dans la main, d'un pas plus rapide et plus sûr, vers les régions bénies d'où les ténèbres sont exclues et où les âmes se pénètrent dans la *lumière* et dans l'*amour*.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

Dieu !

Ah ! ne venez pas dire aux pauvres créatures
 Que leur Dieu et leur foi sont de vaines figures
 Que l'usure et les ans détruisent chaque jour...
 A ces propos cruels, je veux demeurer sourd.
 Avez-vous donc trouvé dans vos pensées amères,
 Un Dieu plus parfait que celui de nos mères ?...
 Ce Dieu sublime et bon, cet idéal rêvé,
 N'est-ce pas dans leurs cœurs que vous l'avez trouvé ?...
 N'est-ce pas la vertu, la paix et la sagesse
 Que contenait ce nom de force et de tendresse ?
 Et qui rendait si doux ce front pur incliné ;
 Si grave, son regard ; si tendre, son baiser !...
 Car, on doit de l'effet remonter à la cause,
 Si l'on veut pénétrer le secret d'une chose,
 Et nous voyons ici ce merveilleux lien.
 Du Dieu vrai qui produit et inspire le bien.
 Que sert de définir ?... la parole s'envole...
 Seul le fait sert de preuve à celui qui contrôle.
 Mais, vous voulez douter envers et contre tout...
 Le doute est un fléau qui vous meurtrit le cou...
 Ah ! laissez ceux qui croient en un Maître suprême
 Echapper aux tourments du doute et du blasphème,
 Et s'ils ont trouvé Dieu dans le fond de leur cœur,
 N'ont-ils pas mieux que vous le secret du bonheur ?
 Car, l'esprit affranchi de la croyance sainte,
 C'est un homme enfermé dans un noir labyrinthe,
 Qui se meurtrit le front, à l'obstacle rivé,
 Et meurt, cherchant toujours, sans avoir rien trouvé,
 Oh ! qu'ils sont malheureux ceux qu'accable le doute...
 Ils n'ont pas de flambeau pour éclairer leur route ;
 Ils s'en vont en tous sens et par tous les sentiers
 Sans reposer jamais leur tête, ni leurs pieds ;
 Sans trouver le levier, sans trouver le symbole
 Qui leur serve à la fois de guide et de boussole ;
 Se brisant aux écueils de leur froide raison,
 Et privés de chaleur, et privés de rayon...
 De même, dans l'effort d'autres erreurs cruelles
 On voudrait découvrir des formules nouvelles
 Pour libérer l'esprit, le cœur, la volonté,
 Les soustraire au devoir librement accepté,
 Et les jeter ainsi dans une fausse voie
 Où bien triste est l'amour, et bien triste est la joie.
 Combien sont revenus de ce rêve trompeur
 Le désespoir dans l'âme et le deuil dans le cœur...
 Car, seul le nom divin peut illuminer l'âme...
 La conscience de l'homme et l'honneur de la femme,
 Sans lui, tous ces trésors sont détruits et foyer,

Bonheur, amour s'en vont, car rien n'est respecté.
Reculons donc au temps où l'homme embryonnaire
Percevait seulement l'instinct de la matière,
Et si ce sont ces lois qui dictent vos arrêts,
Renions franchement vingt siècles de progrès.
Ah ! rien est-il plus beau, dans sa clarté profonde,
De voir la loi de Dieu resplendir sur le monde ?
Et la fidélité sur un front jeune et pur...
N'est-ce pas la splendeur... et n'est-ce pas l'azur ?...
Le ciel voile à demi les fronts de ses étoiles ;
Ils ne sont pas les seuls enveloppés de voiles :
La femme a si tôt fait de vite se flétrir,
La fleur de se faner, l'étoile de pâlir...
Ces fragiles trésors ont une sauvegarde
Quand un œil vigilant les couve et les regarde,
Quand brille au-dessus d'eux la lumière et le feu
Emanés de l'amour et du regard de Dieu !...
Et ce sont ces beautés que l'on voudrait détruire !...
Comment donc la raison trouve-t-elle à redire
A cette harmonieuse et antique splendeur,
Qui est tout à la fois la force et la douceur ?
C'est le seul idéal qui mérite qu'on vive,
Le seul, en libérant la pauvre âme captive
Que le Christ enseignait en attirant à lui,
Le seul qui reste encore quand les autres ont fui...
Depuis bien des saisons je contemple la terre
Et tous ses éléments de vie et de mystère,
J'ai senti vivement la joie et la douleur,
Et j'ai connu le pire ainsi que le meilleur.
Mon âme est sans fiel, sans rancune, sans haine,
Au-dessus des débats et des luttes humaines ;
Tout s'efface et pâlit un peu plus tous les ans...
Mais sur tous mes amours, sur tous mes sentiments,
Une image grandit au sommet de ma vie,
Et perce les brouillards où mon âme engloutie :
Comme un vaisseau perdu semble vouloir sombrer...
Tous mes amours éteints viennent s'y rallumer...
C'est ainsi que je sens mon âme libérée,
Certaine que le mot de notre destinée,
Celui de l'avenir au delà du trépas,
Ne se trouve qu'en Dieu ou ne se trouve pas.
Aussi, quand cesseront mes dernières fièvres,
Lorsque la mort viendra clore à jamais mes lèvres,
Elle y verra le sceaue, tiède encor sous sa main,
De mon dernier espoir en ce nom souverain.
Et je l'emporterai, jusqu'au fond de la tombe,
Comme le seul réel parmi le plus grand nombre
Des amours qu'il me fut accordé de goûter ;
Le seul qui m'enseigne ce qu'est l'Eternité.

LE MANTEAU CHARNEL

La douleur est inhérente à notre nature passionnelle. Nous ne savons pas secouer le joug des sens. C'est nous-même qui nous la créons parce que nous caressons, dans notre despotisme sensuel, toutes les jouissances de nos désirs inférieurs.

Or, le mérite, pour nous, serait justement de ne pas satisfaire notre corps — ce *maître* si impérieux en tous ses commandements.

Lorsque le corps fait un appel à notre Etre Spirituel, exprime avec autorité son désir, son besoin d'obtenir telle ou telle chose, nous devons le raisonner si ce qu'il convoite est irraisonnable, n'est pas convenable — et non lui accorder, sans même réfléchir, ce qu'il demande. De la sorte, nous l'assouplirons déjà en lui créant la nécessité de l'attente, car lorsque l'âme résiste au corps, celui-ci n'est point aussi rebelle, aussi despote ; il l'est d'autant moins qu'il n'est que l'instrument et non l'Etre.

Donc, il est tout naturel que son action ne soit qu'une conséquence de notre volonté ; qu'il soit un serviteur et non le Maître dirigeant cette volonté. « *Tout notre Bien réside en ce résultat.* »

Le corps appelle, exige ! — Halte-là !... doit dire la véritable essence, je vais te répondre lorsqu'après réflexion j'aurai examiné, supputé, ce que tu me demandes.

Si, au début d'une incitation — que le corps fait à l'âme — celle-ci sait conserver ses droits, le corps s'assouplira immédiatement en sentant son infériorité ; il deviendra alors un puissant auxiliaire de celle-ci pour l'aider à croître, et non plus un despote, comme il l'est toujours, lorsque l'âme abdique ses droits.

Donc, mes amis, voyez tous les fruits que peut donner cette lutte entre le corps et l'âme et agissez en conséquence.

Ne croyez pas qu'il soit si difficile de remporter la victoire. Notre Moi intérieur, la fine essence de notre Etre, nous y aidera si nous voulons bien prêter notre oreille à la voix qui nous parle.

Essayons : Un besoin inférieur nous sollicite-t-il ? C'est un désir coupable, que nous impose la chair — pour une satisfaction passionnelle quelconque — et il nous actionne d'autant mieux qu'il touche nos fibres d'égoïsme, d'orgueil, de lubricité, ou toute autre de nos voies inférieures. N'acceptons l'attaque que prêt à la défense, c'est-à-dire en nous soumettant chaque jour au critérium du *Connais-toi toi-même*. Ainsi armé, nous serons en bonne voie.

Oui, c'est l'ennemi qui nous touche, qui caresse notre sensualité quand

le corps ordonne, commande une satisfaction à notre Etre. Mais qu'est-ce que cela peut nous faire puisque nous sommes sur la brèche, bien en face de lui; que nous le connaissons, que nous l'avons prévu à l'avance? Soyons comme le soldat en campagne qui, bien armé, ne s'étonne point de rencontrer l'ennemi à l'entrée de la forteresse qu'il défend. Et, en ce cas, comme ce soldat, nous nous sentirons fort et ne craindrons nullement, *la mitraille*.

La mitraille, pour nous, hommes passionnels, c'est la fécondité de nos appétances sensuelles qui viennent torturer notre pauvre corps et qui vont le laisser mourant si notre Moi conscient, notre âme, ne cherche pas à le défendre contre le danger des passions.

Qu'aura-t-elle donc à faire cette âme en présence des dangers qui menacent à cette heure son compagnon de route, ce corps nécessaire à son stage terrestre? Elle devra redoubler d'efforts pour que la victoire reste à ce dernier. Et pour cela elle lui ordonnera de se taire, de garder le silence, afin de ne point attirer l'ennemi, c'est-à-dire les passions qui le guettent et attendent son cri d'appel. Elle sera victorieuse si, comme il est probable, le corps qui la sollicite s'assouplit à ses désirs de modération, si par les efforts de sa volonté, d'une volonté énergique elle le fait taire de suite, *tout de suite*. Mais, pour cela, il ne faut ni roucouler, ni s'attarder dans les voies inférieures. Il faut que cette âme-maitresse aille, sans délai, se placer bien au-dessus de la matière, afin de lui envoyer les jets *aimantants* de ses feux solaires, seuls capables de disjoindre la puissance de ces forces inférieures.

Voyez le combat qu'il faut livrer aux passions! Mais ce combat est facile au début de la lutte, car alors l'âme domine le corps d'autant plus aisément que ce dernier n'a pas encore eu le temps de lui tendre ses rêts.

Mes amis, soyez, ainsi que je vous le dis, toujours prêts à cette lutte que votre corps livre chaque jour à votre âme; soyez toujours sur la défensive et votre Maître charnel n'aura pas gain de cause. Je dirai plus, vous en ferez un être soumis, débonnaire, car à mesure, je vous le répète, que vous augmenterez la dose de votre puissance psychique pour l'annihiler, *lui* se courbera sous *elle*; il ne sera plus qu'un instrument docile, prêt à suivre les voies que vous lui ouvrirez pour exulter votre âme vers le suprême séjour. Ce corps, vous le reprendrez ensuite, quand bon vous semblera (comme vous reprendriez un instrument utile que vous auriez remis en un lieu obscur), pour continuer votre mission terrestre.

Vous voyez donc que le corps, ainsi détaché de notre Etre pensant, n'est point gênant, qu'il ne peut nous communiquer sa morbidesse et conséquemment la Douleur inhérente à ses fibres charnelles. Nous sommes, ainsi dématérialisés, semblable au voyageur qui, tenant sur son bras son large peplum, ne s'en sert que pour s'en couvrir en temps de pluie ou pour éviter tout contact malsain.

Le corps pour le voyageur terrestre, l'homme !... n'est, dans ce cas, que la couverture de son Etre, qu'il peut enlever et retirer selon les besoins de son Ame ; oui, voilà ce qu'est l'enveloppe charnelle à l'Etre dématérialisé... Et conséquemment il ne peut, je le répète, étant ainsi détaché de Lui, lui communiquer aucune douleur puisque sa Douleur était dans ce manteau charnel duquel il ne se débarrassait point à cause de ses fortes attaches passionnelles, qui, comme des pointes aiguës, le clouaient à sa basse condition. Or, l'homme dématérialisé en est tout à fait et pour toujours débarrassé.

Médium : *Mme Potier.*

Un Guide.

OMBRE VUE PAR UN CHIMISTE

Par A. Baugmart (*Psych. Studien*, juillet 1902. — Hans Lange est le nom du chimiste qui observa ce phénomène. Son père, Robert Lange, avait travaillé de longues années pour découvrir un nouveau mode d'éclairage, dont il se promettait merveilles. Il initia son fils à tous ses secrets et lui imposa l'obligation morale de continuer son travail, si un accident devait interrompre sa carrière. L'accident arriva sous forme d'une explosion qui étendit le malheureux inventeur mortellement blessé sur le sol. Il recouvra bien sa connaissance pendant une heure et donna encore ses instructions à son fils, puis mourut.

H. Lange, le fils, est, paraît-il, arrivé à produire cette lumière, qui est encore plus éclatante que celle de l'acétylène et il doit publier prochainement son procédé. Mais, lui aussi, a failli être la victime d'une explosion.

Un jour, il mit dans le réservoir une substance dont il ne connaissait pas exactement toutes les propriétés, puis il se retira dans la pièce à côté pour laisser marcher la réaction ; cela, pour obéir à une prière de sa mère, bien qu'il fût intimement persuadé qu'aucun accident n'était à craindre. Il se proposait d'attendre dix minutes et s'occupa à fabriquer un petit cylindre avec une pièce de métal ; il regarda à sa montre et déjà douze minutes étaient écoulées. Il jeta le petit cylindre et s'avança vers la porte qui était en bois et peinte en blanc. L'obscurité était venue sur ces entrefaites et la pièce était éclairée par une lampe électrique. Au moment où il se disposait à ouvrir la porte, il vit devant ses yeux, se détachant sur la porte blanche, *l'ombre d'un bras avec une main*, dont les doigts se dirigeaient vers lui comme pour l'empêcher d'entrer. Il recula involontairement et tourna la tête pour voir si l'ombre n'était pas projetée par le bras d'une personne qui se serait introduite à son insu. Il était seul ! Aucun objet entre la lampe et la porte ne pouvait produire cette ombre, qui se maintenait, tenace. Il avança son propre bras pour produire une ombre à côté de l'autre et alors seulement il remarqua qu'à la main de cette dernière manquait un doigt, tout comme il en manquait un à la main de son père (il l'avait perdu dans un accident en sauvant la vie d'un ouvrier pris dans un engrenage). Aussitôt l'ombre de cette main se mit à se mouvoir avec animation. Au même instant, une explosion formidable se produisit, jetant la porte sur le chimiste qui fut lancé à l'autre extrémité de la pièce. On vint le ramasser privé de connaissance, mais bien vivant, quoique écorché et les membres raidis. Il avait échappé à la mort grâce à cette ombre.

LA VIE NOUVELLE 3 mai 1903.

Les faits typologiques sont-ils récents?

A la mairie de Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) se trouve une collection de papiers et registres provenant d'un couvent de Récollets qui existait autrefois dans cette ville. Entre autres il y a là des livres de comptes sur lesquels un religieux inscrivait jour par jour les dépenses du couvent.

Or, sur le livre qui va de 1782 à 1785, à la date du 1^{er} mars 1784 est inscrite la note suivante :

« Lundy, la nuit, j'entendis trois coups dans ma chambre auprès de mon lit. »

Cette note, dont j'ai scrupuleusement respecté l'orthographe, n'est accompagnée d'aucun commentaire.

S. H.

Conférence de M. Gabriel Delanne à Nantes.

Le samedi 25 avril, à 8 heures du soir, M. Gabriel Delanne faisait à la salle des Sociétés Savantes à Nantes, une conférence sur l'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

Plus de 600 cartes avaient été distribuées et la salle était déjà comble avant l'heure fixée.

L'auditoire a écouté avec la plus grande attention cette intéressante conférence qui s'est terminée à 11 heures au milieu des plus vifs applaudissements.

L'orateur a été présenté par M. Ferré, ingénieur en chef des ateliers et chantiers de la Loire, qui a prévenu l'auditoire que, après la conférence, M. Delanne se tiendrait à la disposition des personnes qui désireraient lui poser quelques questions ou lui demander quelques explications complémentaires.

M. Delanne a parlé des croyances des premiers siècles de l'humanité, puis de la disparition, morceau par morceau, des primitifs échafaudages théologiques, à mesure que la science faisait connaître à l'homme sa véritable situation dans l'Univers.

Arrivant à l'éclosion du spiritisme, il y a un demi siècle environ, l'orateur dit comment on est arrivé, avec des méthodes précises, à résoudre la question, en démontrant que l'âme humaine est une réalité qui peut témoigner de sa présence pendant la vie et après la mort. « Les spirites ont institué des séries d'expériences. Par leurs procédés, ils ont implanté cette certitude : que l'âme peut voir à distance, alors que les sens sont annihilés, que l'âme peut envoyer sa pensée à distance, peut influencer sur certaines personnes appelées médiums, et les influencer pour les faire agir, soit par l'écriture, soit par la table, de manière à transmettre sa pensée.

Cette théorie, comme les choses nouvelles, a eu de la peine à se frayer un chemin dans le monde. Les pauvres spirites étaient en proie aux railleries et aux calomnies des matérialistes et même des spiritualistes, car le spiritisme a une originalité : Il donne sur l'âme des connaissances que nulle philosophie n'avait jusqu'alors acquises. Il les donne avec une telle certitude que l'évidence s'impose. »

M. Delanne ajoute que les spirites ont conquis tant d'adeptes, que les savants officiels ont été obligés de s'occuper des phénomènes du spiritisme ; qu'ils ont créé un Institut qui comprend les plus grands noms, fondé dans le but de faire des études sur ces phénomènes et les contrôler. Cette initiative avait été prise précédemment en Angleterre, où la société des Etudes psychiques compte dans son sein des Membres de l'Institut royal d'Angleterre tels que W. Crookes, Russel Wallace, le professeur Barrett etc.

Camille Flammarion a pris de son côté la décision de faire une enquête et il a publié *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, ouvrage relatant une quantité de phénomènes très remarquables.

M. Delanne a parlé ensuite des phénomènes télépathiques, des apparitions vues en même temps, par plusieurs personnes et même par des animaux qui sont pris parfois de terreurs folles ; des expériences avec Eusapia Paladino, de celles du colonel de Rochas sur l'extériorisation, de celles d'Al. Aksakof et des photographies spirites obtenues par l'illustre naturaliste Russel Wallace, etc.

En relatant tous les faits qui précèdent M. G. Delanne a fait passer sur l'écran lumineux de nombreuses photographies ayant trait au soulèvement des tables, au dédoublement de l'être humain, au dégagement des forces psychiques et aux apparitions de personnes décédées, avec explication pour chacune d'elles.

Les remerciements adressés par M. Ferré à M. Gabriel Delanne ont été couverts d'applaudissements et beaucoup d'assistants se sont empressés de venir complimenter et féliciter le conférencier.

Société d'Etudes Physiques de Lille.

Les prochaines séances expérimentales de la *Société d'Etudes Psychiques* auront lieu à Paris, dans la troisième semaine de juin. Elles seront consacrées à des *Expériences de Lucidité*, avec un sujet qui a déjà donné des preuves d'une clairvoyance remarquable. Des personnes étrangères à la Société pourront y être admises moyennant une cotisation de 10 francs.

Le nombre des admissions étant limité, adresser les demandes à M. le Président de la Société d'Etudes Psychiques à Lille.

OUVRAGE SPIRITE EN ARABE

Nous avons reçu la première partie manuscrite, en langue arabe, d'un ouvrage sur le spiritisme qui doit former trois volumes.

Le premier est composé des cinq parties suivantes : 1° L'historique du spiritisme. 2° Preuves de l'existence de l'âme par les phénomènes de l'intelligence, de la mémoire, du somnambulisme naturel, du magnétisme, de l'hypnotisme. 3° Preuves de l'immortalité de l'âme par les phénomènes spirites, avec exposition et explication des diverses médiumnités, évocation des esprits et questions qu'on peut leur adresser. 4° Du périsprit, sa nature, sa composition, preuves de son existence, ses

matérialisations. 5^e Procès de la doctrine spirite, d'après les enseignements du Maître Allan Kardec, avec réfutation des objections de l'Eglise, et rénovation sociale, religieuse et scientifique par le spiritisme. — Conclusion.

Ce travail est appuyé sur les témoignages et les travaux des savants modernes tels que W. Crookes, Zöllner, Wallace, Aksakof, Dr Gibier et ceux des principaux nouveaux maîtres en spiritisme.

L'auteur n'ayant pas les moyens de subvenir aux frais qu'exige la publication de cet ouvrage, le propose au zèle d'un spirite charitable qui voudrait bien s'en charger et qui bénéficierait seul du profit de la vente. Il pourrait être imprimé en Egypte, qui est le seul pays arabe où existe la liberté de la presse.

Outre le mérite qu'il y aurait à collaborer à une œuvre si humanitaire et si profitable pour le pauvre pays d'Orient, éprouvé par tant de misères, il y aurait un profit matériel à retirer de cette entreprise, dit l'auteur, car il n'existe aucun ouvrage de spiritisme en langue arabe et, par conséquent, sa vente serait facile et très courante en Egypte, en Turquie, en Algérie et même en Arabie.

Le deuxième volume contiendra la partie philosophique, et le troisième, la partie exclusivement morale.

Puisse l'appel de notre frère d'Orient être entendu, afin que son grand travail, tout de dévouement, ne soit pas perdu. Nous le souhaitons vivement. Il désire tout simplement éclairer ses pauvres frères et compatriotes, relever tant de courages abattus, consoler tant d'âmes déchirées par le doute et brisées par les injustices; coopérer en somme, quoique sous un pseudonyme éternel, à l'œuvre si grandiose de la révélation moderne.

Aux personnes qui le désireraient nous donnerons tous les renseignements complémentaires.

ERRATA. — Nous prions nos lecteurs de bien vouloir rectifier sur la revue de mai dernier, Poésie de Mlle *France Darget* « LES TROIS ROUTES », second et troisième vers : (p. 283).

Sur son chemin jetaient les fleurs à pleine main;

Tous l'attendaient. Le monde était dans son destin.

treizième et quatorzième vers;

Qu'un seul geste de lui si souvent embrassa

Répondit : Je me nomme « Espérance » et passa

AVIS. — Le dimanche, 7 juin, à h. du soir, Mme O. de Bézobrazow fera une conférence sur ce sujet :

Du Féminisme spiritualiste et de l'Education de la Croyance, salle des Sociétés savantes, 28, rue Serpente. — Entrée gratuite.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au numéro prochain l'article de Mme Claire Galichon sur Anna Rothe, traduction du « Die Woche » de Berlin; la suite des articles : « l'Inspiration » de M. J. de Kronhelm; « Causeries sur l'Idée de Dieu » de Mme Diane Marest; « l'Idée de Dieu et Victor Hugo » très grand travail de notre collaborateur *Algol* qui a choisi dans l'œuvre posthume « Dieu » tout ce qui a rapport à nos croyances et il y avait ample moisson à faire.

Nous prions les auteurs d'excuser ce retard.

RHEA L'ONDINE

(Suite).

Je restais quelques jours en proie à un profond découragement ; des idées de suicide vinrent hanter mon cerveau et je regrettais amèrement de n'avoir pas succombé à mes grandes souffrances... Le remords de ma vie égoïste pesait lourdement sur ma conscience et aussi sur ma faiblesse physique.

Je restais dans ces idées jusqu'au dimanche, et comme je m'étais promis, ainsi que je vous l'ai dit, de vivre en bon chrétien, je me rendis au temple, à ce même temple, où tout petit m'avait si souvent conduit le bon Fleycher. Je m'unis de mon mieux aux prières et aux chants des fidèles. Les souvenirs d'enfance se pressaient en foule devant mon esprit et chacun d'eux semblait me reprocher mon ingratitude obstinée pour ces êtres si bons qui avaient si dignement remplacé mon père et ma mère auprès de moi, auprès du malheureux orphelin !

... Des larmes de repentir sincères coulaient abondantes sur mes joues amaigries, sans que je songeasse même à les essuyer, car dissimulé dans l'ombre d'un pilier, je ne fus même pas remarqué. La cérémonie terminée je restais assis sur ma chaise, regardant passer devant moi les fidèles, afin de reconnaître quelque figure de connaissance. En effet, je vis passer, se dirigeant vers la sortie du temple, d'anciens amis de Fleycher également employés de la même maison, où mon pauvre oncle avait été si longtemps comptable ; mais je n'avais certes nulle envie de me faire reconnaître d'eux. Tout à coup une femme en deuil, petite et boulotte, me frôla légèrement avec son long voile de crêpe ; elle se retourne, et je vois que c'est Mme Beder.

Malgré moi, son nom s'échappe de mes lèvres ; la femme s'arrête et m'observe un instant :

— Pierre Nardhyn, s'écria-t-elle, quoi ! c'est toi ; ce n'est qu'au timbre de ta voix que je t'ai reconnu !

Je me levais interdit et troublé ; la bonne dame me prit par la main :

— Tu es malade et malheureux, Pierre ; viens, sortons d'ici.

Je la suivis, et une fois dans la rue, je lui racontais brièvement mais avec sincérité ma vie, mes regrets et mon grand chagrin de n'avoir pu voir ma tante. Je n'osais demander à Mme Beder de qui elle portait le deuil ? Elle comprit le regard que je jetais sur son long voile de crêpe !...

— Hélas, Pierre, répondit-elle, mon cher mari est mort, il y a à peine deux mois ! Nous avons remis l'institution... et j'habite tout près d'ici avec trois de mes filles ; viens donc partager, je t'en prie, notre repas de famille,

pauvre Pierre, nous causerons plus longtemps; ensuite mes enfants seront bien heureux de te revoir.

— Et votre David, demandais-je, est-il toujours marin?

— Non, il est marié, il a trouvé à s'occuper dans la maison de son beau-père à Berlin; il fait d'excellentes spéculations, il a beaucoup d'enfants; son épouse est une véritable perle! Puissent mes autres garçons être aussi heureux en ménage que mon aîné.

L'accueil cordial de cette famille me rendit un peu de courage. Mme Beder m'apprit en secret que Pierrette s'était retirée dans les environs de Cologne auprès d'une vieille parente de son mari, laquelle possédait une petite maison avec un jardin proche du fleuve, qu'à sa mort la dite parente devait laisser tout ce qu'elle possédait à sa nièce Fleycher.

Je me sentis un peu réconforté en apprenant que ma tante ne vivait pas seule et qu'elle habitait son pays de naissance, qu'elle aimait et dont elle m'avait souvent parlé.

— Ta tante te tient rigueur à cause du souvenir de son cher mari que ta conduite a beaucoup fait souffrir, mais dans le fond du cœur, je crois que Pierrette l'aime toujours; toutefois il ne faut pas que tu tombes inopinément chez sa vieille parente, avec qui elle vit; cette dame s' imagine que Fleycher n'est mort que par suite du chagrin que tu lui as causé... La dame est fort âgée, mon pauvre Nardhyn et lorsqu'elle sera morte, je pense que ce sera le moment d'aller implorer ton pardon...

Soudain mon parti fut pris et je le confiais à Mme Beder; j'allais pendant quelques années encore travailler et vivre avec une grande sagesse, afin de mettre de côté un capital, ensuite j'irai chez ma tante, lorsque la vieille parente de Pierrette serait morte et je donnerai alors à cette chère tante toutes mes économies pour augmenter son bien-être. Je me réconcilierai avec elle, ensuite, je la quitterais de nouveau pour naviguer; mais je lui écrirai souvent et recevrai de ses chères nouvelles; enfin lorsque le besoin de repos se fera sentir, j'irai vivre avec elle et rien que pour elle, afin de racheter, si possible, mon ingratitude.

Mme Beder approuva grandement mes résolutions et je pris congé d'elle et des siens, plein d'espoir et d'entrain.

(A suivre)

M. A. B.

Nous donnerons dans le numéro prochain le compte rendu du dernier et très important ouvrage de MYERS : *Human Personality and its survival of bodily Death*.

Le Gérant : P. LEYMARIE